

Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.

Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

C. D. Colleville

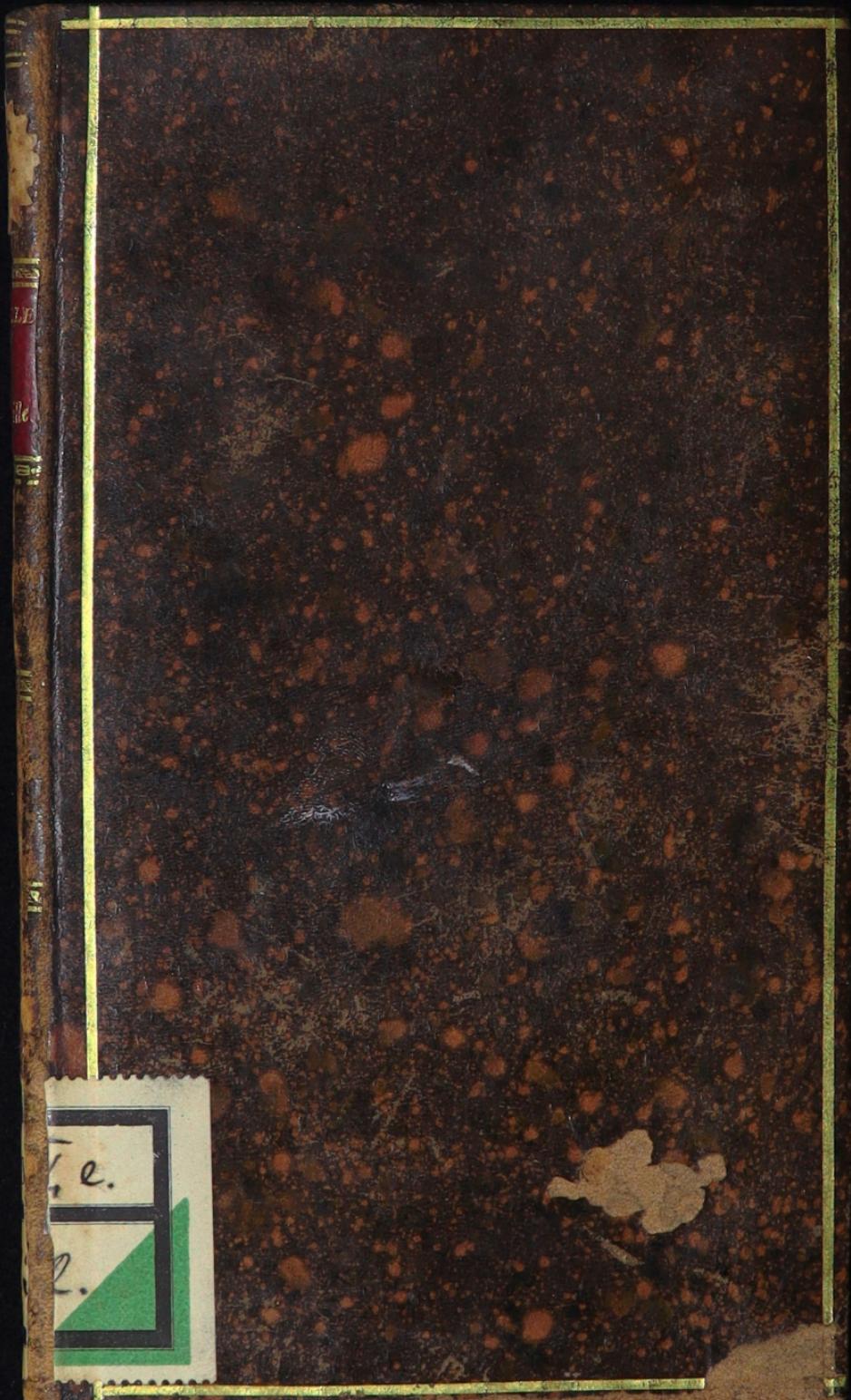
Renelle, Ou Les Amans Des Bords De L'Arno : Roman Pastoral En Trois Livres

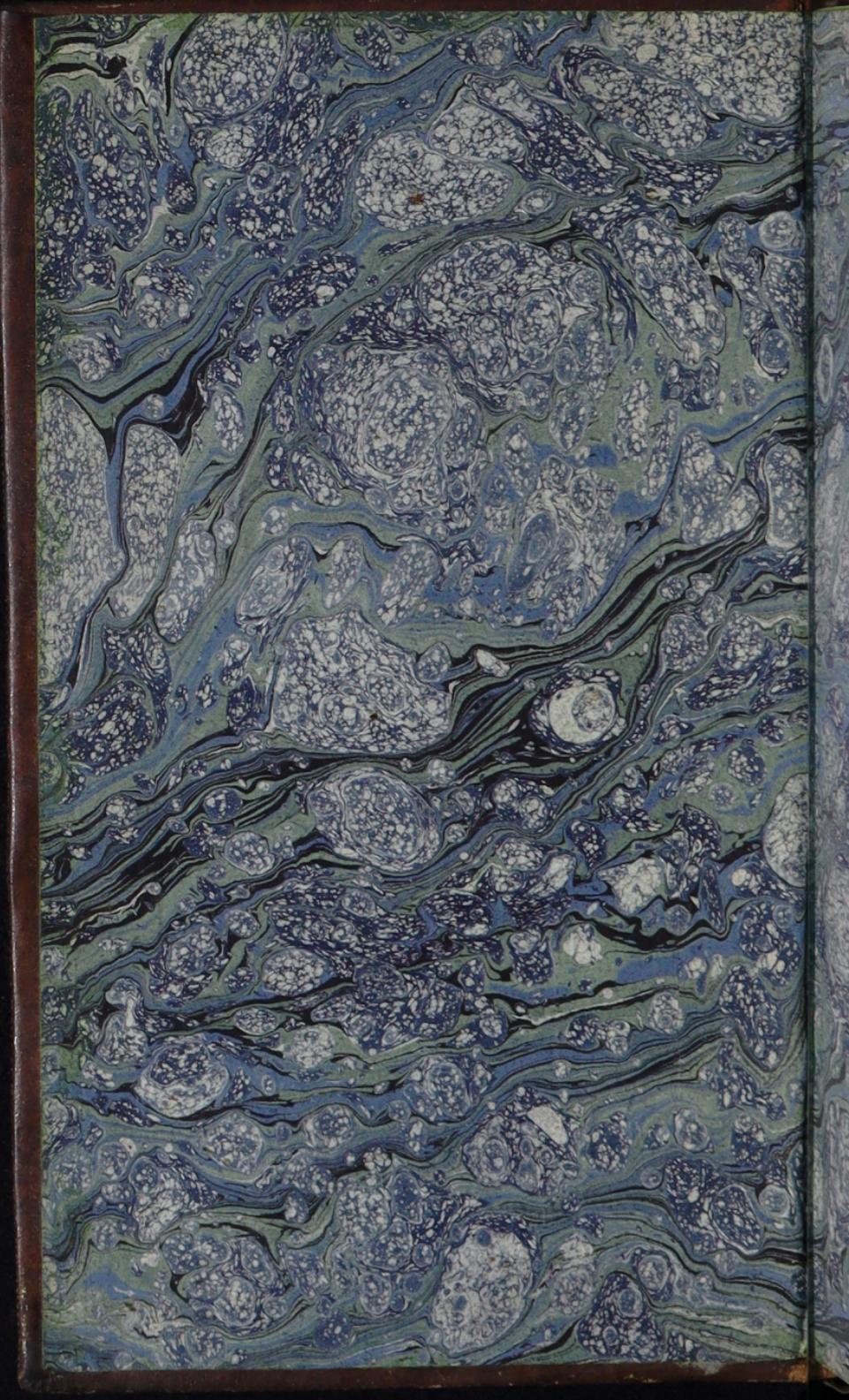
A Hambourg: De L'Imprimerie Des Freres Meyn, [1799?]

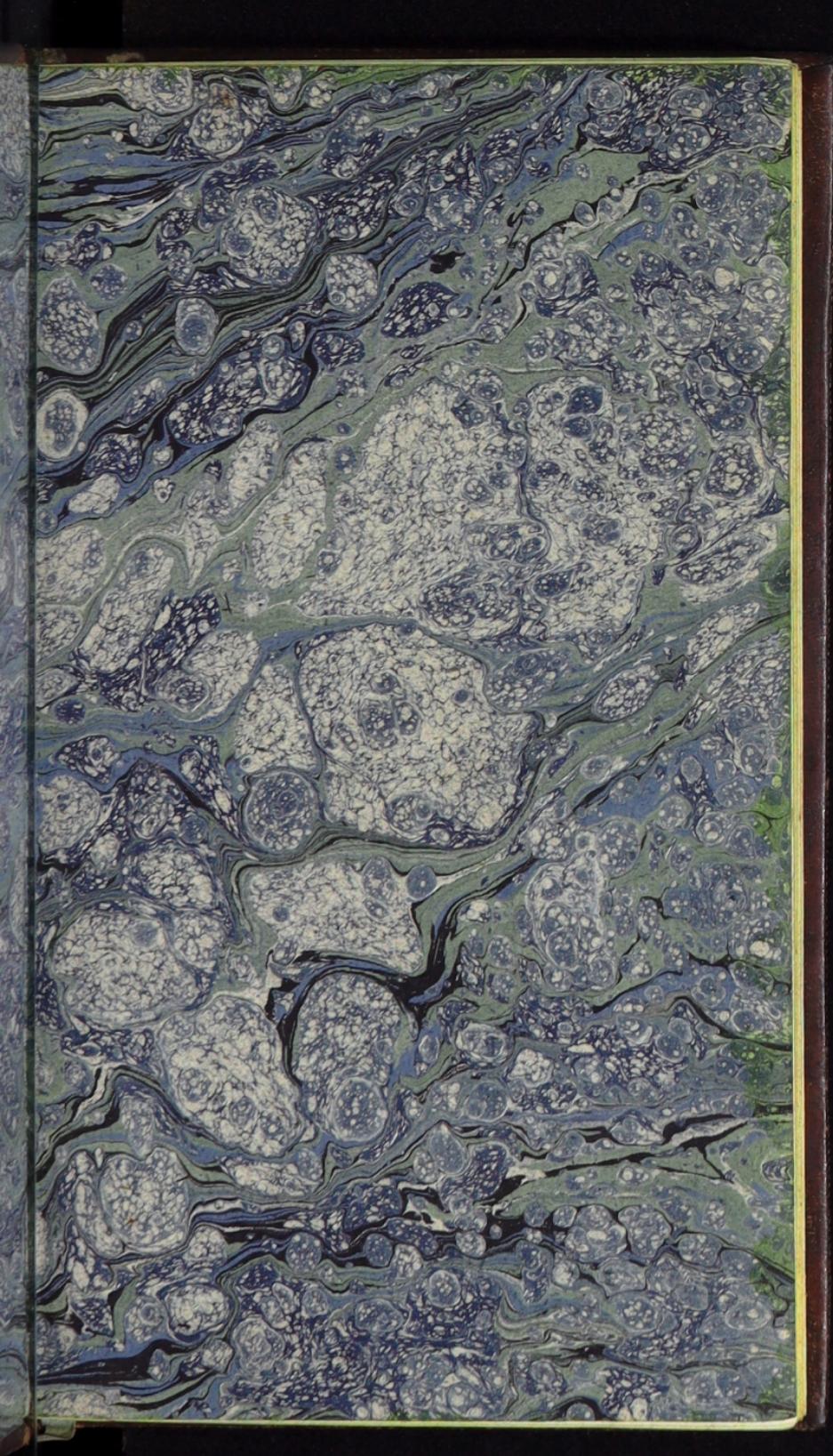
<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1755706251>

Druck Freier  Zugang









28.

OnTe
3232

RENELLE.

REINHOLD

o

RENELLE,

O U

LES AMANS DES BORDS DE L'ARNO.

ROMAN PASTORAL

E N

TROIS LIVRES

P A R

C. D. COLLEVILLE.

et si quid cessare potes, requiesce sub umbrâ.

A H A M B O U R G,
DE L'IMPRIMERIE DES FRERES MEYN.

БИБЛІОТЕКА

ОУ

LEADER ANNEXES BOARDS DE L'ARMO

ROMAN PASTORAL

TRIOZ LIBRARY

1745

LA DÉCOUVERTE

DE LA LIBRAIRIE

LEADER ANNEXES BOARDS DE L'ARMO

A MON AMI

PATRICK FERRIERE.

Toi, qui dans tous les tems te vengeas de la calomnie par la bienfaisance et la modération ; toi, dont les moeurs furent toujours simples et douces tu recevras avec intérêt l'homage que je te fais de ces tableaux plus sensibles que corrects où je peignis les tendres allarmes et les occupations rustiques des Bergers. Je les

esquissai en partie à la vue des Alpes
et sous le ciel inspirant de la belle Italie.
Tu le sais, victime des tems, emporté par
eux, loin de me livrer au travail, je n'ai
pu que chercher à me distraire. J'ai pris
la plume comme un amateur prend quel-
quefois ses pinceaux et trace pour se
rekräer un site agréable, quelques points
de vue qui l'ont charmé. Je place ton
nom à la tête de cet opuscule, car ce-
lui qui souffre est bien plus près de mon
coeur que celui qui jouit, et c'est se
livrer au plus noble penchant que de
redoubler de soins et d'égards ostensi-
bles pour un ami malheureux!

RENEILLE

LIVRE PREMIER.

HEUREUX celui qui dans les troubles politiques, au milieu des orages de la vie, reste l'ami constant de son ami, l'amant fidèle de son amie; qui chérit par dessus tout après eux la solitude et le calme des champs. Son ame pour se livrer à ses goûts tendres et paisibles, cherche un appui dans la lecture des Poëtes et trouve dans leurs fictions le bonheur qu'il espéroit tenir de la sagesse et de l'expérience des hommes. O! repete-je souvent, le doux charme que celui de l'illusion! Pour moi, je regrette ces hauts-faits d'armes; et les galans tournois, avec quel plaisir je me transporte à ces tems de courtoisie.

A

sie où l'honneur avoit son culte religieux, où les faveurs de l'amour étoient le prix d'un devoir ou d'une vertu. Les myrthes alors aussi sacrés que les lauriers furent toujours l'embleme d'uee victoire acquise au prix de la constance. O, gentils Troubadours, que n'entendons-nous encore vos naïves chansons! jeune Dolin de Mayence, que j'aime ta valeur et ta généreuse sensibilité! Vous race belliqueuse de nouveaux Gaulois, inspirez à vos enfants la noble élévation et l'heureuse candeur de l'aimable Jéhan de Saintré. Combien mon imagination aimé à parcourir ces antiques châteaux flanqués de tourelles et environnés de larges fossés où des vieux guerriers entourés de leur naissante famille l'instruisoient au respect des loix et à l'amour de ses semblables. Alors ils ne lisoient pas de longs traités de morale pour bien la leur faire observer; de génération en génération elle se gravoit dans les coeurs. Le fils avoit aimé son pere et de ses fils il étoit aimé. Le soir autour d'un vaste foyer où pendoient des lances et des boucliers, il racontoit à ses rejettons attentifs les exploits dont il avoit été le témoin, Les glorieux combats

dont il avoit affronté les dangers. Il déve-
loppoit ainsi en eux le germe de l'émula-
tion et le sentiment du vrai bien, un jeune
homme n'avoit pas seize ans que sans l'avoir
appris, il savoit qu'on devoit mourir pour
son pays et être fidèle à sa Dame. O l'heu-
reux charme que celui de l'illusion!

Divin Homère, sublime Ossian, et vous
Tasse immortel combien de fois vos chants
harmonieux n'ont-ils pas adouci la rigueur
de mes destinées! Ils m'élevoient à la con-
templation, ils me disposoient à la retraite,
à l'étude; j'allois réfléchir ensuite à l'ombre
des hêtres, et je voulois crayonner ces
belles scènes de la nature, et ces paysages
plus facile à peindre que les guerres san-
glantes et les nobles actions des héros. Je
conserve encore aujourd'hui ces goûts sim-
ples et je vais chanter les moeurs naïves et
les amours des Bergers.

Elle est passée, ô Nelphas, La douce
pluie du matin; le soleil commence à bril-
ler à travers la vapeur légère qui cache le
sommet de la montagne, conduis nos deux ché-
vres, seul bien que nous ayons pu sauver
de l'incendie, vers les gras paturages de la
petite vallée d'Ercy. Bientôt l'hyver empê-

chera de les faire sortir, bientôt les moyens de subsistances seront plus rares pour nous. Pourquoi mes mains ridées ne peuvent-elles plus soulever la bêche luisante? Pourquoi mes genoux chancelans ne peuvent-ils plus me porter qu'auprès de la pierre usée qui est devant le seuil de notre cabane? Encore si le tems ne m'eut amené que les infirmités de la vieillesse, si des malheurs ne m'avoient accablé. . . . mais je t'afflige aussi par ces tristes pensées, pars, mon cher Nelphas, elle est passée la douce pluie du matin.

Ainsi parloit, à son fils agé de seize ans le vertueux Antonin que des pertes nombreuses avoient exilé de Muldanne son pays natal. Il s'étoit retiré depuis quelques années sur les bords de l'Arno, rivière qui prend sa source au pied des Appenins, là dans un Roc creusé par la nature dont les masses saillantes sont couvertes de sapins et de trembles il avoit choisi son habitation. Ne pouvant plns reparer les rigueurs du sort par le travail il attendoit la mort avec soumission dans sa paisible demeure. Pour la première fois ses plaintes se faisoient entendre.

Déjà le jeune Berger après avoir baisé le front chauve de son père, conduisoit les deux chévres. Vivement ému par les larmes qu'il avoit vu répandre à l'Auteur de ses jours, il donnoit un libre cours aux sien-nes, car Nelphas étoit une exemple de la piété filiale. Cependant le coteau qui entoure la plaine riante d'Ercy s'offre à sa vue; il distingue les bocages qui l'embellissent et peut compter les pasteurs matineux arrivés des hameaux voisins. Se levant sur la pointe des pieds il appercoit l'objet chérit à la tête de son troupeau; aussitôt ses yeux humides se séchent, une douce joie s'empare de ses sens. Ainsi les pleurs de l'aurore se tassissent à l'approche de l'astre du jour.

Renelle étoit fille unique du bonhomme Sirphan le plus ancien des bergers du village de Muldanne; c'étoit lui qu'on venoit chercher de tout côtés pour guérir les bestiaux malades. Il connoissoit parfaitemennt la propriété des simples innombrables des Appénins, et avoit mérité la confiance ainsi que l'amitié de tous les habitans des environs. Nelphas connut Renelle dès qu'il arriva aux bords de l'*Arno*. Ses deux chévres mêlées avec les agneaux de la Bergère

paissoient la même herbe et se désaltéroient à la même fontaine, tandis que le jeune couple tranquillement assis s'entretenoit de contes de Fées, et que Nelphas pour divertir Renelle se laissez glisser le long d'une colline et courroit chercher la pomme qu'elle avoit jettée. L'amour croissant avec l'âge vint mettre fin à ces jeux. Nelphas rougit dès ce jour en abordant Renelle et celle-ci n'osa plus lui parler. Chacun avoit séparément cueilli des fleurs en venant à Ercy; Renelle trouva le bouquet de Nelphas mieux assorti que le sien, et soudain le mit à son côté, tandis que l'autre attachant un prix infini à celui de sa Bergère en para son chapeau. Agités d'un trouble inconu ils ignoroient tous deux ce qui le faisoit naître et s'interrogeoient avec simplicité sur ce mistère; voici ce qu'en tremhlant chanta Nelphas ce matin là même.

*Lorsque j'approche de Renelle
Je ne sais pas ce qui produit
Et le charme qui me saisit
Et l'embarras que j'ai près d'elle;
J'éprouve dans le même instant
Du mal et du contentement.*

*Quand à sa main la mienne touche
Je suis hors de moi, je frénésis*

*Et je sens que c'est encor pis,
Si je veux y porter ma bouche
J'éprouve dans le même instant
Du mal et du contentement.*

*Près de ta Compagne fidèle
Jeune Fauvette en ce vallon
As-tu la même émotion,
Que j'éprouve auprès de Renelle?
Ressens-tu dans le même instant
Du mal et du contentement?*

Qu'ils sont doux ces moments où le cœur rend son premier hommage à la nature! qu'il est brulant le premier soupir de deux amants! tendre embarras que cause la présence d'un objet aimé; vive inquiétude lorsqu'on le quitte, charme inexprimable de s'en rapprocher, qu'il est heureux de vous sentir!

Le soleil monté au plus haut point de sa carrière brûloit la prairie. On ne pouvoit fixer l'endroit de l'*Arno* où se refléchissoient ses rayons ardens, les troupeaux couchés sous les cyathées et les alisiers n'en brouuttoient plus les feuilles; tous les pâtres et les jeunes filles prenant leurs pannetières se réunirent et choisirent un lieu inaccessible

à la chaleur pour faire ensemble leur repas frugal. Ils s'arrêtèrent sur le coteau où étoient Nelphas et Renelle, qui se virent obligés de se mêler à la troupe folâtre. Qu'ils en furent contrariés! Vous, qui avez aimé vous savez combien on préfère alors le silence de la solitude aux plaisirs bruyants de la société! Cependant les jeunes gens plantèrent leurs houlettes en faisceaux, les rûbans de diverses couleurs qui y avoient attaché leurs bergères flottoient dans l'air au gré d'un zéphir rafraîchissant; ils étoient assis en cercle. Fut-il jamais festin plus agréable, de mets plus délicieux! Des corbeilles de fraises, de cerises et de noisettes étoient placées sur le gazon; un bocage ravissant leur servoit d'appartement, la verdure des arbres et l'azur d'un ciel pur en formoit la voute. Le plaisir est l'ame de leur repas, on s'agace de part et d'autre; quelques uns se lancent les noyaux du fruit vermeil; ils se croisent échappés de leurs doigts; déjà la troupe se lève, mais avant de se quitter il faut danser en rond. Les convives se donnerent la main, excepté Nelphas qui s'éloigna sous prétexte d'aller visiter ses chèvres. Ce fut

le Jovial Odin qui chanta à condition qu'on repeteroit le refrain.

Chaque chose a son tems;

Les soucis sont pour la vieillesse,

Pour les époux est la sagesse;

Les plaisirs pour les jeunes-gens

Chaque chose a son tems.

Chaque chose a son tems,

Chauffons-nous pendant la froidure;

Mais jouissons de la nature,

Quand elle sourit au printemps

Chaque chose a son tems.

Chaque chose a son tems;

Le jour chante la tourterelle,

La nuit la tête sous son aile

Elle dort près de ses enfants.

Chaque chose a son tems.

Chaque chose a son tems.

On fixe à peine une Bergère

Au village près de sa mère,

Mais on est moins timide aux champs.

Chaque chose a son tems.

Ce dernier couplet fut le signal du plaisir, à l'exemple d'Odin, tous embrassèrent les Pastourelles. Renelle sourit d'un air affecté

aux Bergers en regardant derrière elle si Nelphas n'arrivoit point afin qu'il participât à la fête, les jeunes filles se parlèrent à l'oreille et plaisanterent de ce qu'il s'étoit absenté en fixant malicieusement leurs Compagnes, enfin chacun prit sa houlette plantée au milieu de la danse et fut rejoindre ses bresbris confiées au chien fidèle, après avoir remercié Odin de sa jolie chanson.

Renelle domeurée seule suivoit tristement des yeux les Bergers qui tantôt disparaisoient cachés par une touffe d'arbrisseaux, tantôt par un monticule qu'ils descendoient. Quand elle jugea que sa voix ne pouvoit plus être entendue elle se plaignit de son sort en ces termes: — Pourquoi donc a-t-il quitté si brusquement? Je suis timide et réveuse, mais lui semble pensif et chagrin. O Nelphas! Serois-tu malheureux de me connoître? Serois-je la cause de tes maux quand tu est celle de tous mes plaisirs? Mais d'où vient que le revers de ton habit gris de lin est agité sans cesse par les battements de ton cœur? Comment se terminera cette contrainte affreuse cette incertitude accablante? — Elle est interrompue au même instant par les sanglots du Berger

qui doucement parvenu à ses côtés avoit tout entendu. Comment peindre leur situation et leur surprise; Nelphas serroit la main de son amie et l'arrosoit de ses pleurs, celle-ci muette et craintive se soutenoit à peine. Amour, ne prolonges pas ces moments d'extase que produit le mélange de la douleur et de la joie. Ils ne sont pas suivi de ce calme délicieux que tu fais éprouver aux coeurs fidèles après avoir vuidé ta coupe enchanteresse.

Enfin le Berger rompit ce silence pénible. La scène qui venoit de se passer remplit son ame d'une sorte d'énergie. — Renelle, lui dit-il, ma chère Renelle, tu fais mon bonheur; pour la première fois ta bouche t'annonce avec un peu de hardiesse l'empire indéfinissable que tu as sur tous mes sens. Ah! Désormais parlons-nous avec confiance, que mes plus secrètes pensées trouvent un azile dans ton cœur et que le mien soit le dépositaire des tiennes. — Avec quel transport, avec quelle sensibilité ils se firent ces sermens! Comme Renelle se promettoit de lui dire mille choses intéressantes! Elle chercha long-tems un mot pour bien exprimer ce qu'elle ressentoit, elle ne put ja-

bouup

mais que dire: *je t'aime*, mais elle doublloit la force de ces deux paroles par le ton lent et persuasif avec lequel elle les prononçoit.

L'un et l'autre se tenant par la main, furent s'asseoir sur un côteau parsemé de primevere et de serpolet odoriférant. Le soleil dardoit ses rayons avec moins de force. Les Brebis de Renelle avoient quitté l'ombrage et paisoient dans ce beau lieu tandis que les chèvres de Nelphas gravissant au plus haut d'un Roc allongeoient la tête du coté du précipice pour atteindre aux broussailles qui pendoient entrelacées. J'ai laissé tantôt nos joyeux convives, reprit le Berger, car alors de tristes reflexions me tourmentoient. La gaiété ne se contrefait pas, ma chère Renelle; peut-elle se déployer sur le visage quand le germe de la douleur est en nous! Je t'ai raconté comment les flammes nous ravirent tous nos biens peu de tems après la mort d'e ma mère, comment Antonin me conduisit dans ces montagnes; mais je t'ai toujours caché notre situation actuelle; je ne t'ai jamais parlé de notre retraite obscure dans le sein d'un rocher, et jusqu'à présent tu ignorois que nous n'avons que le lait de ces deux chèvres pour nourriture quand

quand la saison nous prive des fruits sauvages. Déjà l'oeil de mon père est creusé par les années, sa chevelure est blanche comme les rameaux d'un arbre couvert de neige; je tremble qu'il ne souffre de la rigueur de l'hiver et que le trépas . . . Rassure-toi, interrompit Renelle, je saurai dissiper tes craintes en prévenant ses besoins. Tous les matins, je dirai à ma mère qu'elle remplisse doublement ma pannetière, que c'est pour secourir un berger malheureux qui languit au bas d'une colline, elle ne me refusera point, d'ailleurs n'ai-je pas le profit de la tonte de quatre agneaux, quel plaisir de l'employer au soulagement d'un être souffrant, il ne te seroit rien, n'importe, c'est un vieillard, moi je les aime et je les respecte et combien est cher à mon coeur celui qui donna le jour à mon amant. — Ce discours prononcé avec toute la force du sentiment saisit tellement Nelphas qu'agitée par la reconnaissance et l'amour, il ne savoit démêler laquelle de ces affections l'emportoit dans son ame. Enfin remis un peu il adressoit les paroles les plus tendres à son amie et la remercioit, quand un bruit se fit entendre du côté d'un bois de figuiers; ils

B

se retournent effrayés et leurs mains se serrent avec plus de force; mais ils n'ont rien apperçu. Tout est calme, seulement le feuillage tremble agité par un vent léger, seulement un ruisseau qui filtre entre des pierres couvertes de mousse murmure au loin en s'échappant dans la vallée; pourtant ils ne se sont point trompés; ils n'ont pas plutôt recommencé leur entretien, qu'écartant avec son fusil les branches énlacées, un jeune chasseur avance sa tête; sa figure est noble, ses cheveux blonds sont retroussés sous son chapeau blanc, une carnassiere est par dessus son veston jaune, son oeil curieux cherche où peuvent être les personnes qui à l'instant conversoient ensemble; enfin il voit les deux Amans, s'extasie devant eux, admire leur bonheur, et s'écrie: Que ne gouté-je le même sort auprès de celle que j'aime! Mais son visage s'altère, d'où vient le trouble qui l'agit? Soudain une fureur jalouse s'empare de son âme, il a reconnu celle qu'il vient de nommer et qui la veille a refusé ses offres de richesses jointes à l'hommage sincère de son coeur. Ce spectacle l'outrage et l'irrite . , . Mais dans une ame généreuse l'amour humilié ne

peut exciter que le dépit et la douleur. — Argès, c'est le nom du Chasseur, retourne par le sentier qui l'avoit conduit pour être témoin du bonheur d'un autre; et éprouver toutes les rrigueurs du sort dirigées contre lui. Argès heritier d'une fortune considérable avoit quitté Naples afin de connoître ses terres de Muldanne. Tous ses vassaux voyoient revivre en lui la bienfaisance de son père, le village étoit dans une fête continue depuis son arrivée; il avoit dotté plusieurs filles, et remis à divers paysans le tribut qu'ils lui devoient. Tous les soirs devant la porte du Chateau la jeunesse alloit danser au retour du Paturage et les Bergers chantoient à l'envi des chansons qu'ils avoient composées pour l'aimable Argès. Souvent même il venoit au milieu d'eux jouir de la douce émotion que cause le plaisir de faire des hommes heureux et reconnoissans.

C'étoit dans une de ces assemblées qu'il avoit remarqué Renelle; son modeste en-
jouement lui avoit plu, son grand oeil noir,
une bouche fraîche et colorée comme la
fleur du grenadier, surtout son air mélancolique avoient fait une impression profonde sur le cœur sensible du jeune Seigneur.

B 2

Pendant certain espace de tems il ne laissa point apperçeovoir son trouble cruel; ce ne fut que la soirée précédente qu'il céda aux desirs ardens qui provoquoient l'aveu de ses feux. Il epia la Bergère lorsque chacun au clair de la lune regagnoit sa chaumière. A la faveur de l'obscurité de deux hayes entre lesquelles Renelle devoit passer, Argès dompta sa timidité et peignit son amour à l'innocente: il fut même jusqu'à proposer de parler mariage au bonhomme Sirphan. Ainsi qu'un voyageur éprouve un frisson quand il entend quelque bruit dans le lointain d'une forêt, ainsi Renelle fut intimidée par les paroles d'Argès. Ensuite d'une voix craintive et entrecoupée, elle répondit plusieurs fois non, non, et s'enfuit à grands pas vers la ferme, ne voyant dans celui qui étoit auprès d'elle qu'une figure imposante et non les traits d'un Amant.

Ce refus précis avoit allarmé vivement Argès, mais ne soupçonnant point le coeur de Renelle encore engagé, il se livroit à la douce espérance lorsque le spectacle du triomphe de Nelphas vint lui porter le coup le plus affreux. Il cheminoit donc à pas lents méditant sur son infortune et songeant aux

moyens d'y remédier, quand il fut obligé de céder à la tristesse qu'il ressentoit. Il se reposa au milieu d'un vallon sous un grand tilleul fleuri; là appuyant contre son trone l'arme qu'il portoit, il chanta ainsi:

*Fuyons, mon coeur, fuyons de ce bocage;
Où tu croyois jouir d'un calme heureux
De ces forêts l'épaisseur et l'ombrage
Du traître Amour n'empêchent point les feux.*

*Jeunes Lilas que le Zéphir balance
Et vous, ruisseaux, dont j'aime la fraîcheur,
Si votre aspect double la jouissance
S'éprouve aussi qu'il double la douleur!*

Cependant aussi juste que tendre, Argès cherchoit à combattre son penchant par le secours de la raison, mais avec cette sagesse apparente, il eut été bien faché de le contrarier. — Dois-je en vouloir à cette Bergère de ne point m'aimer? Puisqu'elle a donné son coeur, est-il en son pouvoir de le reprendre Hélas! l'est-il au mien d'effacer l'impression que ses traits ont fait sur tout mon être? Ce seroit vouloir qu'une fleur ne s'entrouvrît point aux ap-

proximes du printemps, où que la rosée n'humectât point la feuille des arbrisseaux. Livrons-nous à l'espoir d'attendrir Renelle..., Déjà l'idée la plus heureuse s'offre à mon esprit. Allons à Muldanne et tachons de la réaliser. — Quand un Cerf haletant et fatigué s'est désaltéré aux bords d'une source limpide vous le voyez de nouveau s'élançer dans le fort d'un bois et gravir légèrement la montagne la plus escarpée, de même Argés, que la faiblesse et la désolation avoient obligé de rester sous le tilleul, comptant sur la réussite de ses projets, retourna chez lui avec une promptitude aussi vive que sa défaillance avoit été extrême.

Nelphas et Renelle se livroient encore à leur tendres protestations et jouissoient avec sécurité des momens heureux que le destin devoit bientôt obscurcir. Les chaînes de l'amour sont-elles donc celles de l'infortune et faut-il qu'aimer soit souffrir!

L'heure de quitter la vallée d'Ercy étoit arrivée, le soleil devenu peu à peu moins radieux ne doroit plus que la cime ondoyante des Palmiers, des nuées grisâtres s'élevoient sur les bocages nombreux que l'on découvre à l'Orient, les troupeaux réu-

nis bêlent et s'avancent à travers le brouillard argentin qui blanchit la plaine. La fraîcheur se fait sentir; le calme qui commence à regner à l'entour permet à l'écho de repeter avec plus de clarté les sons dont il est frappé et laisse entendre à l'oreille le bourdonnement leger des insectes qui marchent sous l'herbe et celui des moucherons qui forment dans les airs une colonne mobile et rembrunie. Les paysans assis aux portes de leurs cabanes attendent avec impatience les troupeaux et les guides attentifs. Nos Amans sentent la nécessité de se séparer, ils se font les adieux les plus naïfs. Demain, disoit Nelphas, comme je reviendrai près de toi avec empressement! — Ah! moi aussi, répondait Renelle, nous nous approcherons sans crainte, disoit l'un, nous nous parlerons sans embarras, répondait l'autre. Laissez-moi prendre un baiser, encore un, encore disoit le berger avec une sensation voluptueuse en s'éloignant et revenant tour à tour, demain je te rendrai le tout. Vain espoir! inutiles promesses! demain leurs coeurs soupireront au retour de l'aurore et bien des soirées expireront avant qu'ils puissent se voir réunis. Ce fut ainsi

qu'ils se séparèrent. Nelphas plein d'amour remarquoit en s'en retournant les endroits du bord de l'*Arno* où croissoient des fleurs afin d'en apporter le lendemain à son amie; il songe ensuite à la douce satisfaction de revoir Antonin; il réfléchit s'il doit lui apprendre les ressources qu'il a trouvé dans le coeur compatissant de Renelle; s'il lui vantera sa bonté, sa vertu; mais il craint d'en parler d'un ton malassuré et de laisser apperçevoir an vieillard que son fils est au-tant épris des attractions de la Bergère que des qualités de son ame.

Il arrive enfin à la montagne dans laquelle est leur habitation déserte, ses deux chèvres l'ont devancé de quelques pas, il les trouve heurtant de leurs têtes la porte qui ferme l'entrée de la cabane. Antonin presse avec affection contre son sein l'unique appui de ses jours. — Tu as sans doute beaucoup souffert de la chaleur, lui dit-il, les fruits que tu avois emporté ont-ils suffi à mon cher Nelphas? — Oui, mon père, il ne m'a rien manqué aujourd'hui que votre présence, mais vous me semblez plus joyeux qu'à l'ordinaire, daignez instruire Nelphas Mon ami, inter-

rompit Antonin, dont tout le visage rayonnait, pendant que tu étois à la vallée, je me suis occupé à natter les roseaux que tu arrachas hier dans le fleuve. Le Soleil avoit fait plus de la moitié de sa course, quand le bruit d'une arme à feu a tout à coup retenti dans les montagnes voisines ; j'ai regardé au dessus de moi et j'ai encore vu la fumée qui se dissipoit insensiblement dans les airs. Soudain mes yeux ont apperçu un jeune Chasseur dans le chemin par où l'on arrive à ce Roc. Il s'est arrêté devant moi, surpris de rencontrer un homme dans ce séjour isolé. — Pardon, m'a-t-il dit, bon vieillard, si je vous fixe ainsi, le lieu que vous habitez, les montagnes et les bois qui le rende presqu'inaccessible m'intéressent à votre sort; sans doute quelqu'événement fâcheux vous a fait vous retirer dans ce profond hermitage. — Beau jeune homme, lui ai-je répondu, reposez-vous dans mon azile si la chaleur du jour vous a fatigué, je puis aussi vous offrir du laitage et quelques amandes douces, mais gardez-vous de m'interroger sur ce qui m'a réduit dans l'état où vous me voyez, qu'il vous suffise d'ap-

prendre qu'une fortune contraire nous y retient mon fils et moi, mais que nous sommes toujours dignes de la protection du ciel et de l'estime des hommes. — Vous avez un fils? — Il fait paître nos deux chèvres dans la vallée d'Ercy. — Bon vieillard, je vous suis obligé de vos offres, la fatigue ne m'a point abattu et je ne suis point altéré, mais souffrez que ma reconnaissance apporte quelque soulagement à votre situation. Si vous y consentez je vous ferai transporter vous et votre fils dans une maison de campagne dont je suis possesseur aux environs de Salerne, là, vous veillerez à mes intérêts et je prendrai soin des vôtres. — Ah! sans doute vous êtes un Ange envoyé aux malheureux, me suis-je écrié avec transport, oui, soyez notre bienfaiteur, mon fils est jeune, il saura par son travail vous remercier des bontés dont vous daignez nous combler, moi, courbé par les années je passerai les jours à rendre grâces au ciel, car je n'aurai rien à lui demander même pour vous, l'homme vertueux et secourable n'a pas besoin de prières. — Je vous laisse, a-t-il ajouté, tenez-vous prêts demain de grand matin

deux de mes gens partent dans un chariot
il vous conduiront à ma terre où vous me
verrez sous peu de tems. Il dit, et s'est
éloigné à la hâte.

Quelle étoit la situation de Nelphas, pen-
dant ce discours! un poignard lui auroit per-
cé le coeur qu'il n'auroit pas souffert d'avant-
tage. Son col s'enfla et de grosses larmes
coulèrent de ses yeux. — La joie de voir
une fin à nos inquiétudes seroit-elle la cau-
se de son angoisse, se demandoit le vieillard?
Quoi mon fils tu ne me réponds rien . . .
Cette nouvelle heureuse . . . — Mon père
est-il bien vrai que nous abandonnons ces
lieux? Ils nous ont prêté un azile, j'allois
vous annoncer combien désormais nous y
vivrons heureux, par les soins . . . l'a-
mitié de . . . Renelle. Nelphas n'eût pas
plutôt prononcé le nom de la Bergère, que
les sanglots étouffèrent sa voix. Antonin,
frappé de ce dernier mot, comprit à l'instant
que son fils amoureux pour la première fois
de quelque Bergère d'Ercy, comptoit sur
un avenir trompeur. Il le caresse, excite
sa hardiesse et sa confiance. Il parvient enfin
à lui arracher son secret. — Réfléchis donc

Nelphas, lui dit avec amitié le tendre père,
Ton imagination échauffée, t'abuse tu ne
connois pas les parens de cette fille, il lui
défendroient certainement de retourner à la
vallée s'ils apprennoient que tu l'aimes et
que tu es sans fortune. Après cela qui
nous apporteroit les fruits qu'elle t'a pro-
mis tous les matins, repêtes-moi son nom.
— Renelle, — Renelle! Mais Sirphan, je
me souviens eût une fille peu de tems
avant notre départ de Muldanne qui s'appel-
loit ainsi! Ah! Bannis de ton ame, mon
ami, l'espoir de couler tes jours auprès de
Renelle, quand même tu resterois ici, elle
doit être fille unique, son père est riche et
ne la donnera en mariage qu'à un Berger
du pays qui aura des troupeaux nom-
breux. Imbole!, je t'en conjure, immole ce
fol amour à ta tendresse pour moi et à
la certitude de me voir heureux le reste de
ma vie. Cette nuit expirée, lui dit-il, en
reprenant le ton de l'autorité paternelle,
les rochers qui nous entourent ne nous
verront plus.

Il lui donna le baiser de tous les soirs
et prit son bras afin d'aller se coucher

sur les feuilles étendues au fond de la Grotte. Nelphas loin d'en faire autant passa la nuit à se lamenter et à songer aux fleurs de l'*Arno* qu'il ne pourroit offrir à sa chère Renelle.

RENELLE,

LIVRE SECOND.

QUELS bienfaits ne devons-nous pas à la civilisation! Quelle reconnaissance ne devons-nous pas au premier mortel dont la main ingénieuse entrelaça de jeunes arbris-seaux et s'en forma un toît hospitalier! Son exemple disposa ses semblables à l'oc-
cupation, éclaira en eux le noble sentiment de prévoyance, l'industrie alors éclaira leur penchans elle leur presenta sans cesse ce qu'avant ils n'obtenoient que de la puis-
sance du plus fort. Ils n'avoient connu que l'aiguillon du besoin, ils sentirent celui du desir. Jusques là ils avoient existé, mais ils n'avoient pas joui; bientôt les arts conso-
lateurs vinrent charmer leurs jours et les conduisirent à cet état de perfection sociale

où la vie semble être un délice, et la mort le terme de tous les plaisirs. Beaux arts, Que l'Europe ne laisse pas s'évanouir les biens qu'elle tient de vous, que toujours elle chérisse les institutions des Législateurs que vous formâtes pour elle ! Que les historiens et les poëtes lui rendent de plus en plus leurs noms précieux, mais que leur plume ne fasse jamais connoître à la postérité les hommes dont les projets cruels mériteroient d'accabler la vertu, de la laisser sans honneurs, de priver la Divinité et les moeurs du respect des nations ! Puisse le charme des talens et de l'urbanité étendre leur empire, l'amitié ne trouvera plus de coeurs aussi farouches, la bienfaisance ne rencontrera plus autant d'ingrats, la violence et le parjure n'outrageront plus l'amour, les loix divines, les loix protectrices de la société ne cesseront plus d'être vénérées et suivies. Nous devrons encore au besoin de la civilisation, l'éloignement de nouvelles tempêtes. ô cruelle et douce instabilité des choses humaines, si par toi le calme et la félicité voient quelquefois s'abréger leur durée, c'est par toi qu'est hâté leur retour et le terme que tu mets au plaisir tu viens aussi le

mettre à la douleur. Et vous, ames délicates et privilégiées qu'agite un sourire de l'amour autant que son regard sévère, que l'absence d'un objet aimé affecte aussi vivement que sa présence ou son retour cause d'ivresse, vous éprouverez ces alternatives de joie et de peine qui sont le partage de l'extrême sensibilité, comme les amans que je chante vous êtes destinés à passer du comble de la pure allegresse au trouble affreux que produit la séparation. Fortunés mille fois ceux qui dans cet état accablant puisent quelque consolation dans le sein de l'amitié!

Le malheureux Argès de retour chez lui la veille, avoit donné ses ordres aux deux serviteurs qu'il envoyoit à sa terre. — Sur une montagne, leur dit-il, la plus haute que vous distinguerez le long de l'*Arno*, est un chemin étroit dans lequel on marche sous des cédres et des acacias. La pente en est rapide et conduit à la demeure d'un vieillard que vous ferez monter avec son fils dans votre chariot. Repassez ensuite par *Muldanne* et je vous dirai leur destination.

Argès toujours occupé de son amour avoit conçu ce projet. Il étoit persuadé que faisant

faisant venir le Bergier son rival, il l'engageroit facilement à quitter Renelle que peut-être il ne courtisoit que pour sa fortune. Il espéroit y parvenir en lui accordant une somme au delà de ses voeux et un asile assuré dans le Chateau de Muldanned. Mais l'embarras étoit de le connoître. Il ne l'avoit fixé qu'un instant et ne se ressouvenoit pas seulement d'un de ses traits, aussi il a déjà jetté les yeux sur un vieux domestique pour faire suivre la bergère le lendemain et s'informer du nom du jeune Pâtre qui sera toujours à ses côtés.

L'étoile étincelante du matin paroissoit. Nelphas agité plus que jamais redoutoit le moment où le jour pénétrant à travers les fentes de la porte viendroit tirer Antonin de son sommeil. Il n'osoit remuer dans la crainte de l'éveiller et trembloit que les deux chèvres ne fissent le plus leger bruit sur la paille où elles reposoient. Dans cette anxiété il doute encore que son départ soit arrêté. N'est-ce point une fausse appréhension, l'effet de quelque songe? Cependant le diligent vieillard ouvre les yeux, le bonheur plane devant lui et la joie ranime ses forces. Pour la première fois depuis cinq années, il se

C

mit sur son séant sans l'aide de son fils, tandis que le pauvre Nelphas débile et languissant soulevoit à peine sa tête. Le bon-homme vit bien son accablement mais il feignit et garda sa contenance ordinaire. Il le presse de se hater afin de n'être point prévenu par les guides qui doivent arriver. Nelphas obéit en tournant des yeux supplians vers Antonin, ensuite un gros soupir précéda ces mots. — Qui prendra donc soin mon père de ces chèvres qui nous ont nourri de leurs mammelles? Que vont-elles devenir? Nous leur devons l'existence dans cette solitude; après en avoir reçu tant de biens, les laisserons-nous ainsi? Permettez que je les conduise encore une fois à la vallée, je les recommanderai à un berger de mes Compagnons, qui les gardera dans son troupeau. Antonin devina le motif de cette ruse innocente. Mon fils, lui répondit-il, à la vérité ces deux animaux ont fourni le lait à notre subsistance, mais ils trouveront toujours dans ces terres fécondes de gras paturages, les jeunes saules qui croissent sur la rive du fleuve, les plantes qui couvrent ces montagnes leur offriront en tout tems des feuilles, ne nous exposons point à perdre l'oc-

casion qui vient pour jamais écarter de nous le besoin; peut être nous échapperoit-elle si tu t'absentois, ainsi toute consolation fut ôtée à Néphas.

Le soleil levant ternissoit par son éclat les nuances tendres et variées de l'aurore, elles ne bordoient plus qu'imperceptiblement l'horison. L'impatient vieillard assis en face de la Grotte se redressoit souvent pour mieux voir dans le sentier si quelqu'un ne descendoit point. Son fils au contraire formoit des voeux pour qu'il n'arrivât personne et craignoit à l'instant même qu'il esperoit. Dans ce doute cruel il chanta ces paroles sur un air bien lamentable:

O Amour pourquoi donnes tes charmes
Au prix des malheurs que tu nous fais?
Faut-il qu'on repande des larmes,
S'ilot qui on ressent tes biensfaits!
Hélas! une cruelle absence
Vient me plonger dans la douleur
Et m'ôte jusqu'à l'espérance
De voir la fin de mon malheur.

C 2

Adieu balsers que ma maîtresse
 Me réservait pour ces moments
 Adieu bouquets adieu promesse
 De vieillir dans les mêmes champs
 Hélas! une funeste absence
 Vient me plonger dans la douleur,
 Et m'ôte jusqu'à l'espérance,
 De voir la fin de mon malheur.
 Lorsque la plaintive hirondelle,
 Fuit à l'approche des hivers,
 On voit son amant avec elle
 Traverser aussitôt les mers;
 Brûlant d'une ardeur aussi belle
 Mais accablé par le destin
 Le sort m'éloigne de Renelle
 Rien ne me suit que le chagrin,

Quatre heures sont passées et personne
 n'a paru, le jeune Nelphas s'efforçoit de
 persuader à son pere qu'il avoit été trompé
 et le sollicitoit de lui permettre de conduire
 les chèvres au coteau d'Ercy. Enfin le vieil-
 lard se laisse gagner, il s'afflige et se re-
 pent d'avoir cru aux promesses trop sédui-
 santes du Chasseur, il lui reproche sa gé-
 nérosité barbare. — Vraiment, s'écrie-t-il
 devois-je espérer que dans l'hiver de mes

ans le bonheur s'arrêteroit devant moi, puisque dans le printemps et l'automne de ma vie j'ai couru vainement après lui. Et bien, mon cher Néphas, retourne à la vallée.

— Après un orage qui a forcé tous les oiseaux à se retirer dans le creux des arbres, vous voyez le linot sortir rapidement de son obscur réduit et s'élançer par bonds dans les airs pour rejoindre la compagnie dont il avoit été séparé; de même Néphas sortit avec précipitation de la cabane pour revoir son amie. Il éprouve tant d'allegrerie qu'il ne pense pas à se munir de fromage et de noisettes pour la journée. Antonin l'en avertissoit quand tout à coup le rocher retentit sourdement. Le bruit augmente de plus en plus; la crainte fait les mêmes progrès dans l'ame de Néphas que le plaisir dans celle d'Antonin. Tous deux sont immobiles et retiennent leur haleine afin de mieux entendre. Le bruit cesse, mais deux hommes descendent le long de la montagne et ce sont précisément les guides promis qui viennent les avertir de l'arrivée du chariot. Néphas à leur aspect sent ses genoux flétrir. Heureusement le tronc d'un Erable lui sert d'appui. O ma Renelle, dit-il, ô! ten

dresse filiale, puisque ton empire est si doux pourquoi seule ne me tiens-tu pas lieu de tout autre sentiment, ou pourquoi l'amour et l'amitié combattent-ils tour - à - tour leurs penchants! Jour de peine et de désolation tu répandras une tristesse éternelle sur la vie de Nelphas. , et il pleuroit amérement tenant le vieil Erable embrassé, croyant ainsi empêcher qu'on ne l'enlevât de ces lieux.

Les deux serviteurs abordèrent Antonin et le reconnurent bientôt au signalement que leur en avoit fait leur maître. Ils se disposent à le porter sur leurs bras jusqu'au haut de la montagne. — Mon Fils regretté bien les Bergers d'Ercy ses camarades, leur dit tout bas Antonin, appellez-le, je vous prie, d'un ton impatient et sevère; aussitôt l'un d'eux s'acquitta de la commission. Le sifflement des aquilons au milieu d'un ouragan impétueux, le fracas du tonnerre qui tombe sur les rochers n'eut point été aussi effrayant pour Nelphas que la voix impérieuse de cet homme, elle le glaça au point qu'il se trouva près de son père sans se ressouvenir de ce qui causoit son émotion. Ils parviennent tous les quatre au

sommet de la montagne et se mettent en route.

Nelphas enseveli dans sa douleur répondoit très brièvement quand Antonin lui fai-
soit quelques questions, ou sur la qualité
des paturages, ou sur le nom des plantes
qui s'offroient à leur vue. Le trop sensi-
ble jeune homme regardant autour de lui
faisoit interieurement les plus tendres adieux
aux campagnes qu'il habita. Pas une colline
pas un arbre qu'il ne salue et auquel il ne
donne un soupir. Depuis uu instant il étoit
tombé dans une rêverie profonde, ses yeux
agrandis étoient fixés sur le timon; il ne
sortit de sa morne situation que lorsqu'Anto-
nin lui dit, nous arrivons à Muldanne.
Alors tous deux versent des nouvelles lar-
mes; l'un apperçoit le petit terrain où sa
maison fut consumée par les flammes, il en
distingue encore les ruines à travers le branc-
chage des arbres, il voit au dessus des
chaumières le clocher du village qui s'élève
en pointe et le haut Cyprès qui croit au
milieu du cimetierre isolé. Au même ins-
tant un frisson agite tout son corps. Le
souvenir d'une épouse ravie à sa tendresse
obscurit la sérénité de son ame; — Mon

Fils, disoit le vieillard, que cet aspect est déchirant pour nous, il présente de toutes parts l'image de la destruction! Vois-tu ces pierres noircies et amoncelées en différents tas, vois-tu ce reste de Mazure prêt à s'écrouler ce fut là que je vécus long-tems en adorant l'Etre Suprême et en te le faisant aimer? C'étoit là qu'à mon retour des champs je te prenois sur mes genoux et que par tes caresses innocentes tu es-suyois légèrement de mon front les gouttes de sueur que me faisoit repandre un travail pénible; là, je coulai des jours heureux, près de toi, près de ta mère qui vit pour jamais dans mon cœur, mais dont les cendres froides et inanimées reposent . . . Antonin dans l'angoisse n'en put dire davantage. Ce récit et la certitude que ce Hamau est celui de Renelle touchèrent Nelphas, il trouvoit du soulagement dans l'abondance de ses pleurs. Mais le chariot entre dans la cité villageoise. Le berger voyageur regarde à toutes les portes s'il ne verra point Renelle, il se baisse afin de mieux voir dans l'intérieur des maisons et voudroit renverser les maronniers plantés dans les cours qui l'en empêchent. Envain il espère

il n'apperçoit aucune trace de l'objet que son coeur appelle; seulement deux ou trois paysans portent sur leurs épaules des instruments de labourage et traversent le Hameau, seulement Pair retentit au loin du son des cornemusées et des chants des moissonneurs. Pour Renelle, il y a long-tems qu'elle est à Ercy avec la double provision qu'elle a faite pour le père de son Amant.

Cependant on touche à l'extremité de Muldanne, les chevaux hennissent à l'approche du chateau, on en découvre déjà les antiques crénaux, et le mai superbe autour duquel la jeunesse écrivit ces paroles:

*Argès est notre Bienfaiteur, et au dessous
on lit;*

*A tracer ce nom l'art s'empresse
Afin d'apprendre aux voyageurs
Que de la main de la tendresse
Il est écrit dans tous les coeurs.*

Argès attendant le Messager qui doit suivre Renelle, et s'informer du nom de son Amant, se promenoit lentement sous un massif de Lilas qui fait face au chateau. Alors

certainement il ne songeait point à ses propres affaires, ni à la politique du Gouvernement de Naples. Pour s'occuper de ces objets ou se refugie dans l'intérieur du cabinet. Mais celui que l'on voit sans cesse à l'ombre des arbres, qui se plait sur la pente d'une colline, auprès d'une claire fontaine, celui-là, dis-je, a le coeur et l'esprit tout à l'amour.

C'étoit bien le sort d'Argès; il pensait aux obstacles qui pourroient naître et finissoit pas les éloigner tous. Si le Berger refuse la somme qu'il doit lui proposer, il doublera, il offrira jusqu'au chateau de Muldanne. Si la Bergère quoique delaissée par son Amant s'opiniatre à ne point l'écouter, il attend le succès de mille, soins de mille caresses. O douces illusions d'un jeune coeur, espérances mensongères que donne l'amour, n'êtes-vous pas l'image de celles que la fortune et l'ambition donnent dans un âge plus avancé! Je respecte votre charme il fait jouir délicieusement et laisse un souvenir sans remords.

Argès est troublé dans ses réflexions par le roulis d'une voiture et les claquemens redoublés d'un fouet. Il sort de sa re-

traite champêtre et reconnoît le chariot. La tendre humanité qu'il soulage semble se montrer reconnaissante en conduisant à lui son rival. Je vais rendre ce bon vieillard et son fils heureux, se disoit-il, je vais les delivrer de l'extrême indigence dans laquelle ils languissoient! enfin le chariot s'arrête et déjà le bon Antonin tenant son bâton d'une main et son chapeau de l'autre se souleve, pour benir son protecteur. — Leve-toi, mon cher Nelphas, s'écrie-il, leves-toi devant l'appui de nos jours! le voilà celui qui te sert de père et qui assure notre tranquillité. — Nelphas obéit aussi-tôt et conserva la même attitude quoique moins disposé qu'Antonin à savoir gré du sort qui les attend. Mais d'où viennent le silence et l'étonnement d'Argès? Il reste interdit et ne répond rien aux paroles affectueuses qui lui sont adressées! . . . , Il a cru démêler dans les traits de Nelphas ceux du Berger qui la veille étoit près de Renelle. Le hazard exauceroit-il si favorablement ses désirs! Il ne lui est plus permis d'en douter. L'habit gris-de lin de Nelphas, la cravate bleue qui entoure son col, il reconnoit tout cela. Une joie rapide succède à son embar-

ras et dans un ravissement qui approche de la folie, il parle d'une manière vague à ses deux protégés. Enfin reprenant quelqu'emprise sur lui-même. — Mes bonnes-gens, leur dit-il, je n'ai fait aucun sacrifice en vous obligeant, allez vivre paisiblement dans ma terre. Si ce jeune homme, continua-t-il, en regardant Nélphas, travaille dans la suite aussi bien qu'il paroît honorer son père, je lui donnerai un jour la ferme que vous allez habiter et je l'établirai. — Puisque vous avez l'âme si généreuse, répondit Nélphas, que cet offre déchiroit, prenez aussi le soin de deux chèvres que nous avons abandonnées! et pendant qu'il parloit, Antonin le pousoit doucement en l'avertissant de l'excès de sa hardiesse. — Je te le promets, mon ami, ajouta Argès en se dépêchant de les faire partir, tant il craignoit que quelqu'obstacle ne vint troubler sa félicité. — Leur serrer à tous les deux la main, les recommander à ses serviteurs fut fait en un moment; ils prirent aussitôt la route de Naples. Argès les suivit des yeux, et sans cesse appréhende qu'ils ne s'arrêtent. Enfin ils sont si loin que le chariot ne paroît plus qu'un point imperceptible. — J'écarte ainsi

mon Rival, dit Argès, encore immobile, en le comblant de bienséances; je ne crains point que les renards repandent de l'amertume sur la satisfaction que je vais goûter, car sans doute l'amour achevera ce qu'la fortune a commencé. Je le sens, il devient mon guide, hé bien, je cède à sa douce impulsion; je vais prétexter un voyage, mais au lieu de l'entreprendre je me retirerai dans la vallée d'Ercy, là caché sous le simple vêtement d'un Berger, j'entretiendrai sans difficulté Renelle, je m'attirerai sa confiance, je la consolerai, et peu-à-peu l'amitié compatisante fera éclore un autre sentiment.

Il dit bientôt il a mis dans son secret le fidèle Urbain son frère de lait, qui ne le quitta point depuis l'âge de douze ans; houlettes, habits tout est préparé pour l'exécution du dessein. Dès cet après midi même Argès fit seller deux chevaux pour aller avec Urbain à la perquisition des chèvres de Nelphas qui devoient leur servir de troupeau. Ils les trouvèrent dans les environs de l'ancienne Cabane, où ils les enfermèrent jusqu'au lendemain.

Pendant ce tems Renelle plaintive erroit dans la belle vallée d'Ercy. Jamais le cœur

pur et sensible de cette Bergère n'avoit été si affligé. Hier celui qu'elle aime lui promit de lui rendre les baisers qu'il avoit reçus. C'étoit là, disoit-elle en indiquant de sa main le lieu de la colline où ils s'étoient séparés, c'étoit là que Nelphas m'adressa ces paroles : demain oh ! comme je reviendrai avec pressement et il n'est pas venu. J'ai ne vient pas ! . . . Nelphas ! mon cher Nelphas, dois je t'accuser ? Sans doute un accident funeste te retient malgré toi. . . Peut être hélas ! En t'inclinant sur la rive pour cueillir des fleurs, tes pieds ont glissé et tu seras tombé dans l'Arno ! C'est ainsi qu'elle se lamenta tout le jour; vingt fois elle monta sur l'endroit le plus élevé du coteau, suivant des yeux les détours du chemin par où Nelphas a coutume d'arriver, mais elle ne vit rien et dans sa tristesse affreuse elle fit repeter aux échos cette Romance.

En arrivant du paturage
J'ai vu les lieux où j'étois près de lui,
J'ai retrouvé mêmes fleurs, même ombrage
Mais je n'ai point trouvé mon bon Ami,

Conduisant leurs Brébis bêlantes,

J'entends chanter tous les Bergers d'Ery

Sans retrouver les chèvres bondissantes

Ni distinguer la voix de mon ami.

Sans lui j'ai vu naître l'aurore,

J'ai vu le jour toucher à son midi.

Faudra-t-il voir cette cette soirée encore.

En gémissant loin de mon tendre Ami !

Malgré la vive attente de Renelle malgré les voeux ardents de Nelphas il ne leur est plus permis de se rénnir, même de l'espérer un jour. Cette Bergère infortunée s'en retourna à Muldanne le coeur navré. Le soir elle ne mangea point, et sa tristesse porta l'inquiétude dans l'ame de ses honnêtes parens. La nuit fut terrible pour elle, la lune brilloit au dessus du verd platane qui ombrage la cour de la Ferme, et pour la première fois elle vit sa pâle lumière dans un instant qu'elle avoit toujours donné au sommeil paisible. Le silence de la nature, l'immobilité de ce qui l'environne, l'éloignement de son cher Nelphas, tout lui faisoit croire qu'elle étoit seule dans le monde et,

cet abandon universel redoubloit ses tourmens,

Cependant le jour vint ranimer l'espoir de Renelle et celui du tendre Argès. Son retour n'étoit vraiment affreux qu'au seul Nelphas.

Les arbres humectés de la rosée du matin sembloient laisser tomber de leurs rameaux des perles de mille couleurs, les coteaux paroisoient sortir du fond de l'horizon enveloppés d'une gaze d'argent, lorsqu'accompagné du fidele Urbain, Argès étoit déjà loin de son chateau. Ils arrivent tous les deux à la grotte d'Antonin où changeant d'habits ils se hâtent de partir pour la vallée. Argès prit le nom de Francisque, Urbain né dans les champs et plus au fait des manières et du langage des bergers se faisoit entendre seul aux deux chèvres et sauoit les guider à son gré. Ils avoient résolu de s'annoncer pour deux frères orphelins des environs de Salerne. Au reste de n'aborder que Renelle aussitôt qu'ils en trouveroient l'occasion. Ils faisoient ainsi leurs arrangements et déjà ils entrent dans Ercy.

L'aspect séduisant, que présente au bas de la côte qui ceint la vallée, un petit bois de

de pins et d'azeroliers, traversé par un courant d'eau, charma Argès, il projeta de faire son azile de ce lieu solitaire. Ainsi ce qui flatte le plus les coeurs véritablement amoureux, c'est un séjour calme et chameûtre où l'on n'entend que le chant des oiseaux et le doux murmure des zéphirs. Argès impatient de voir Renelle ne voulut pourtant point s'avancer trop dans le pays craignant de piquer la curiosité de autres Bergers et d'en être sans cesse environné; mais les chèvres s'écartèrent selon leur habitude et furent en un instant apperçues de Renelle. Elle les voit et plus prompte que l'éclair qui sillonne la nue elle parvient à elles et leur demande Nelphas; plusieurs fois elle repêta Nelphas! Nelphas! Sa voix est entendue d'Argès qui auroit donné sa fortune pour être le Berger qu'elle appelloit ainsi. Tout est sourd aux cris de Renelle; envain elle passe et repasse sa main sur le poil hérissé des chèvres, et semble les presser de lui dire où est son ami, envain elle promène un long et avide regard autour d'elle, tout ce qu'elle voit est isolé pour son coeur et de douleur et de défaillance elle tombe prèsqu'évanouie, sur l'herbe.

D

Par l'emplacement qu'occupoit Argès,
Renelle n'avoit pu qu'être entendue de lui,
quand il ne distingua plus sa voix, il crut
qu'elle s'étoit éloignée. Aussitôt il cherche
les moyens de la faire revenir, et ne trouve
d'autre expédient que de faire chanter
Urbain, car pour lui il étoit si tremblant
qu'il n'auroit pu le faire.—Ressouviens-toi,
lui dit-il, de quelqu'air bien tendre et qui
puisse l'attirer vers nous.

Urbain exercé dès l'enfance dans l'art du
chant et qui remporta un jour le prix sur
un Berger de Vaucluse, appliqua cette Ro-
mance de la manière la plus heureuse.

Tristement près d'un Eglantier

Roucouloit une tourterelle

L'absence d'un jeune Ramier

Exitoit sa peine cruelle.

S'aimer est le plus grand plaisir

Mais se quitter, vaut mieux mourir.

S'il m'abandonne mon Amant,

S'il habite un autre contrée

Il n'est plus de soulagement

Pour mon ame désespérée;

G

S'aimer est le plus grand plaisir,

Mais se quitter vaut mieux mourir.

Lors accourut un autre Oiseau,

Aux accents de la tourterelle,

Et sur le plus voisin rameau

Il vint chanter près de la belle,

Votre destin est de souffrir

Mais le mien seul est de mourir.

Sensible autant que malheureux,

Esclave d'un amour extrême

Je languis dans le doute affreux

D'aimer toujours sans que l'on m'aime

Votre destin est de souffrir

Mais le mien seul est de mourir.

Quelle fut la surprise de nos deux Bergers lorsqu'ils entendirent une voix repeter sur le même air, et d'un ton encore plus languissant :

Votre destin est de souffrir

Mais le mien seul est de mourir.

Argès ne put se modérer, il monte suivî d'Urbain vers l'endroit où Renelle étoit

D 2

assise. — Eh! Quoi, jeune Bergère, lui dit-il, vous paroissez dans la douleur, je déplorois la mienne près de ces arbres et sans doute la tristesse de mes chants a renouvelé vos peines, sans doute la cause en est la même car l'amour malheureux vient gémir dans le calme des champs. — Renelle aussi émue que celui qui lui adressoit la parole surmonta son excèsive timidité espérant savoir des nouvelles de son ami. — O! Berger, lui répondit-elle, vous avez deviné la cause de mes chagrins et tout me promet que vous les diminuerez. Vous connaissez Nelphas? Parlez. . . . Vous êtes interdit! Au nom de l'objet que vous chérissez, daignez m'apprendre ce qu'il est devenu. — L'embarras d'Argès étoit extrême, devant tout autre qu'une Bergère crédule et sans expérience il n'auroit pu feindre d'avantage. — Je ne connois que mon malheur reprit-il adroitemment, je ne puis soulager le vôtre qu'en vous assurant qu'il est moins horrible que le mien. — Mais ces deux chèvres, ô! Berger, sont à Nelphas, comment vous auroient-elles suivi? Ah! cessez de m'abuser, avouez que vous êtes instruit de son sort et que le trépas. . . .

Ici elle tomba et fut privée tout à fait de l'usage de ses sens. Urbain courut promptement au ruisseau le plus proche, l'eau qu'il en rapporta dans le creux de ses mains et qu'il laissa tomber goutte à goutte sur les levres de Renelle, la rappella au sentiment. Elle étoit encore soutenue par le tendre et à la fois cruel Argès lorsqu'il continua de trahir la vérité dont il bruloit cependant de parler le langage.— Bergère, lui dit-il, nous sommes deux freres orphelins nés bien loin par delà ces montagnes, en entrant dans celles que vous habitez nous avons acheté ces deux chèvres d'un Pâtre qui fuyoit, à ce qu'il nous apprit, pour jamais ce climat; nous obliges par le destin de quitter aussi le bocage où nous primes naissance, nous venons chercher un azile en ce pays.— Quoi Nelphas, vit encore s'écria-t-elle, et l'ingrat m'abandonne! Non, s'il vivoit, il seroit près de moi. . . . Nelphas n'est plus . . . Le trouble que sa présence me faisoit éprouver, n'étoit donc que le funeste présage de mes allarmes! — Pendant qu'elle parloit ainsi Argès s'efforcoit de la calmer. Que la situation de cet amant est interressante! Pardonnez-lui, jeunes coeurs,

les tourmens qu'il fait éprouver à Renelle ! Hélas ! C'est pour trop l'aimer qu'il l'a fait trop souffrir ! — Et vous, continua la Bergère, en s'adressant à Argès vous qui semblez compatir à mes maux se peut-il que vous en ayez d'aussi réels !.... — Argès ne répondit que par un soupir et si le cher Urbain ne l'eut secourue, ses genoux chancelans se seroient dérobés sous lui.

La position dans laquelle ils étoient sur la colline fut long-tems la même. Un mot à demi articulé, interrompoit quelquefois leur silence, mais ils ne se dérangeoient de leur attitude que pour lever la tête au ciel ou se presser la poitrine de leurs mains.

Pourtant l'infortuné plait à l'infortuné, ils se recherchent l'un et l'autre pour confondre des larmes qu'ensemble ils laissent échapper avec une sorte de volupté. C'est ainsi que deux petits ruisseaux murmurent avec moins de bruit quand ils sont réunis et que leurs eaux coulent entre les mêmes rives.

Bientôt Renelle s'entretint avec Argès sans aucun effroi du penchant délicieux que Nelphas avoit eu pour elle; elle fit aux deux frères supposés le récit des plaisirs qu'ils

s'apprêtoient sous les regards de l'innocence. Elle n'oublioit aucun détail, mais à la fin de chaque phrase, elle perçoit le cœur d'Argès en jurant de ne plus aimer de sa vie. Le soir arriva et si la séparation fut cruelle pour le nouveau Pâtre, elle fut sensible à Renelle. Ils sentoient un charme inconcevable à se voir, à se parler, mais ce n'étoit pas le même sentiment qui l'inspiroit. Argès avec son compagnon et les deux chèvres retournèrent à la montagne d'Antonin; (ce fut ainsi qu'ils la nommèrent dans la suite) attendant de ses soins le honneur auquel il aspire. Pendant plusieurs jours ils se revirent avec la même tendresse, et la même circonspection sans qu'il se passât aucune scène remarquable entre eux. Seulement ils paroisoient vouloir se procurer une consolation mutuelle.

Lorsqu'une chaleur extrême et des nuages amoncelés avertissent de l'orage, tous les jeunes gens qui font paitre leurs troupeaux sur les bords de l'*Arno* abandonnent la houlette et vont tendre un appas aux poissons. Ainsi tour-à-tour, ils sont Bergers et pêcheurs. Un après midi le ciel devint tout à coup obscur et le plus léger souffle ne se faisoit

point sentir; le fleuve alors vit en un instant descendre des coteaux une foule de passieurs qui se repandirent sur ses bords. Un d'entre eux, et c'est ordinairement celui qui la dernière fois a fait la plus belle pêche, commença une chanson que tous répétèrent et qui fut attentivement écoutée par les Bergères. Au bruit de cette chanson que voici, Urbain s'éloigna d'Argès et de Renelle pour aller jouir de ce joli spectacle.

A l'amour rendons tous Hommage

Il suit nos pas dans le vallon,

Il est pêcheur sur ce rivage

Et jette aussi son hameçon.

Mais dans cette onde pure et claire

Le piège est vu par le poisson

Il le fuit, l'amour au contraire

Nous prend tous à son hameçon.

Pour tendre nos lignes errantes

Il n'est qu'une courte saison;

Mais l'amour de ses mains savantes

Jette en tout tems son hameçon.

Ne cherissons que les Bergères

Dont les traits ornent ce canton

Pour captiver nos coeurs sincères

La candeur fut leur hameçon.

Pendant les chants et les plaisirs de la jeunesse d'Ercy, les deux amans affligés étoient restés ensemble. Soit le tumulte de la joie qui retentit jusqn'à eux, soit l'effet d'une curiosité naturelle, la Bergère cesse un moment de penser à ses maux, et dit naïvement à Argès, vous vous interressez trop à moi Francisque, pour que je néglige plus long-tems de vous consoler à mon tour. Racontez-moi quel est le sujet des larmes que vous versez continuellement? Si vous aimez, parlez-moi de celle qui vous captive, des raisons qui vous privent d'être à ses côtés? Mon coeur vous plaindra et s'attendrira avec le votre. Argès plus tremblant que jamais, alloit tout avouer et peut être que cette déclaration précipitée eut détruit toutes ses espérances, lorsque des cris aigus se font entendre. On voit les Bergères accourir avec effroi du côté du fleuve; l'allarme semble générale; Argès fut donc

interrompu par cette clamour et s'empressa de suivre la foule avec Renelle. Ils arrivent et sont temoins des vains efforts que l'on fait pour sauver un Berger que le courant entraîne. Soudain Argès qui avoit appris à nager des plus célèbres plongeurs de Toscane, se précipite dans les eaux. La multitude inclinée sur les deux rives bénit l'audace de celui qui s'expose ainsi. On l'encourage, on le conduit pour ainsi dire vers le malheureux dont les mains sont levées quelquefois comme pour implorer du secours. Encore l'espace de deux ou trois élans il va périr. Mais Argès parvient à lui, le saisit et l'emmène au milieu de mille acclamations qui semblent le soutenir sur les flots et hâter son abord à terre; ils sont reçus avec transport. Thelmon, (c'est ainsi que s'appelle celui qu'Argès vient de sauver) respire, mais il ne peut parler, ses yeux s'entrouvrent, se fixent avec l'expression de la reconnaissance sur son libérateur qu'on voudroit connoître. On s'informe de son nom, tous l'ignorent. On voit Urbain s'approcher de lui, il n'est pas connu d'avantage. Enfin un Berger des plus anciens, fend la presse et demande qu'on l'écoute. — Jeune pâtre

dit-il à Argès, ne sois plus étranger pour nous. Ceux qui t'entourent sont un peuple d'amis et de frères qui s'offrent à toi, dont tu ne dois point rejeter les coeurs. Sans doute tu n'es qu'un passant dans cette contrée à laquelle ta générosité vient de rendre un Berger vertueux, nous te prions de rester au moins quelques jours parmi nous, afin de jouir des sentimens que nous devons à ton bienfait; C'est à vous sur-tout, jeunesse de Muldanne, à faire agréer l'hospitalité à ces deux Bergers voyageurs, puisque Thelmon est de notre hameau. — Tous applaudirent à ce discours, tous enveloppèrent Urbain et Argès qui d'abord leur repeta comme à Renelle qu'il s'appelloit Françoisque et qu'ils étoient deux freres orphelins des euvirons de Salerne. Mais envain il refusa d'accepter leurs offres, en vain il chercha mille prétextes pour s'excuser, par la sensibilité qu'il montra en parlant, par la douceur de sa phisionomie il ne fit qu'exciter encore plus d'intérêt. Les ombres du soir descendoient sur les montagnes, on employa la force. Cent bras les poussent, les serrent lui et Urbain qui avoit couru pendant ces débats chercher les chèvres. Ils se voient con-

traints d'aller à Muldanne où ils entrent en triomphe. Thelmon encore foible, mais ne laissant aucune inquiétude sur les suites de son accident, est porté devant la troupe par quatre de ses compagnons; toutes les Bergères du nombre desquelles est Renelle suivent. Les habitans instruits de cette aventure sortent de leurs maisons et se mêlent au cortège. Chacun veut avoir la gloire de loger le brave Francisque; Sirphan qu'on ne jugeroit pas le plus âgé du village a son corps droit et encore vigoureux, Sirphan demande la préférence. D'une voix unanime elle est accordée à ce respectable Laboureur. il retient la famille de Thelmon à passer la soirée avec Argès. On dressa une table ronde autour de laquelle on fut bientôt placé.

Argès ne pouvoit se persuader qu'il étoit dans la maison de Renelle et qu'elle étoit près de lui. Combien ne préféroit-il pas ce toit rustique aux sallons brillans dont il est possesseur! il éprouve une joie secrète, cependant au milieu des convives satisfaits sa figure conserve encore une teinte de mélancolie et Renelle par un sourire forcé tache de voiler de tems en tems sa tristesse. Mais

le vieux Sirphan veut qu'on chante avant de se retirer. Renelle qui languissoit depuis quelques jours en fut dispensée; pour Francisque on lui témoigna le desir d'entendre quelque air de son pays , il obéit aussitôt et chanta ce qui suit;

Un autre à le cœur de Zélie!

Brulante ardeur, fidélité,

Voeux , soupirs d'une ame attendrie

Ne fixent donc pas la beauté!

Tachons d'oublier pour la vie

Celle qui vient de me trahir,

Mais non, vaut mieux pleurer sa mie

Que d'en perdre le souvenir.

L'Amour présente à ma tristesse

Un sentiment consolateur

Rregretter longtems sa maîtresse

Est une dernière douceur.

Je veux n'oublier de la vie

Celle qui vient de me trahir.

Vaut-il pas mieux pleurer sa mie

Que d'en perdre le souvenir.

O quel doux appui la nature

Offre aux peines des malheureux !

Les bois, les vents, l'eau qui murmure

Paroissent gémir avec eux.

Je veux n'oublier de la vie

Celle qui vient de me trahir

Vaut-il pas mieux pleurer sa mie

Que d'en perdre le souvenir.

Amis, respectez mes alarmes,

Ne m'invitez plus à vos jeux,

Leur aspect generoit les larmes

Que veulent repandre mes yeux

Non, je n'oublierai de la vie

Celle qui vient de me trahir,

Vaut-il pas mieux pleurer sa mie

Que d'en perdre le souvenir.

Chacun fut très attentif à ces couplets, dont l'air tendre et mélancolique plut sur-tout à Renelle, mais on pensa que cette Romance pouvoit être une anecdote véritable dont Francisque étoit le sujet. Sirphan voulut respecter la douleur du Berger et ne permit plus qu'on chantât. Après qu'on se fut

réciproquement porté la santé il proféra ces mots. — Brave Francisque allez reparer les forces que vous savez employer si utilement. On se soumit à la volonté de Sirphan; Thelmon et sa famille se retirerent aussitôt en se promettant bien de fêter à leur tour celui auquel ils doivent leur bonheur. Tout le monde en se quittant s'embrassera, dit l'aimable hôte, et le premier il montra l'exemple. Mais quand Argès fut pour donner son baiser à Renelle il crut qu'il arrivoit près d'une fournaise ardente; l'aiguillon d'une abeille eut été moins aigu, la flèche qui part d'un arc fortement tendu eut été moins perçante que ce baiser ne le fut pour Argès; tous ses sens à la fois en goutèrent la saveur, on se partage enfin.

L'adroit et curieux Sirphan accompagne Francisque jusqu'au lit de repos qui lui est destiné. Il cherche à découvrir qui il est et le motif qui l'a conduit en ces lieux. Argès est presque tenté de tout reveler, mais il n'ose encore; il ne répond autre chose, sinon qu'il naquit auprès de Salerne et qu'un jour il y possédera degrands biens. — Hélas; continue Sirphan, je devois jouir d'un petit héritage qui est placé non loin de cette

ville; mais il falloit soutenir un procès long et couteux contre des gens qui me l'ont ravi, il m'eut fallu entreprendre un voyage pénible dans un pays lointain, je me suis vu dans l'impossibilité de le réclamer. — Quoi! reprit Argès, vous n'êtes retenu que par ces obstacles et vous êtes sûre de la justice de votre demande? — Ah! sans doute. — eh! bien je veux vous conduire moi-même à Salerne, nous marcherons à petites journées et là je vous réponds du gain de votre affaire et d'un prompt retour à Muldanne. — Se pourroit-il, répondit Sirphan étonné! — Ajoutez foi aux paroles de Francisque, demain, si vous le voulez, Urbain, vous et moi, nous partirons. Sirphan enchanté, promet d'exécuter le projet qui lui est offert. Cependant il remet au jour à se décider tout à fait.

Le lendemain matin, Sirphan et Urbain se rendirent à l'église Sainte-Croix, où Urbain fut ordonné prêtre. —

RENELLE

LIVRE TROISIEME.

O Florian qu'ils sont mélodieux les accords que tu as formé pour les Bergères de l'occitanie ! L'écho des Cevennes se plaît à les redire aux échos voisins et ceux-ci les font entendre de bocages en bocages. Tu reçus des mains de Théocrite la flute que le Dieu Pan même inventa et le goût se servit de tes doigts legers pour y ajouter encore plusieurs tuyaux. Je ne puis comme toi rassembler les Naïades près de moi et tour à tour les charmer et les attendrir, mais tes chants séducteurs ont égaré mon esprit, leur naturel et leurs graces m'ont aveuglé sur le péril de marcher dans la même route ; c'est ainsi que des feux brillants

E

qui voltigent sur les campagnes au milieu de la nuit, trompent le voyageur crédule. Amour, c'est encore toi qui as excité mon imprudence! Pour me retracer des images qui me seront toujours chères j'ai voulu te peindre tel que j'ai ressenti, j'ai donné à ces tendres amants mes affections et les divers mouvements qui ont agité mon ame. Souvent l'heureuse victime de tes cruautés passagères qui connut plus vivement que moi, et le pouvoir d'un regard et la chaleur d'un baiser? qui serra plus tendrement la main de son amie? Qui apprehenda autant son éloignement? Qui pressentit mieux son retour? Amour, et toi Florian, c'est vous qui m'avez égaré.

Le jour pointille. Gazon rafraîchi par l'haleine humide de la nuit, tendres feuilles des arbres, les Bergers et les troupeaux vous revoient avec empressement. La plupart sont sortis des étables et errent déjà sur les coteaux. Il fut un tems où Renelle devaient aux champs ses compagnes, mais alors c'étoit l'Amour qui l'éveillloit plutôt que l'aurore; pourtant elle se disposoit à partir lorsqu'arrive près d'elle le vieux Sirphan, ayant son baton ferré sous le bras et met-

tant sa ceinture de voyage. — Ma fille, lui dit-il, le ciel qui nous a toujours protégé a sans doute conduit ici nos deux étrangers. Je me mets en route ce matin avec eux; ils vont m'aider à recouvrir ce bien que l'on m'a usurpé à Salerne, où ils ont pris naissance. Je desire d'autant plus le recueillir que sous peu je veux te donner un époux, et vous voir couler l'un et l'autre des ans moins remplis de fatigues et de soins que les miens. — Combien ces paroles faisoient regretter d'avantage le pauvre Nelphas! Comme elles faisoient couler les pleurs de Renelle! — Avant de m'éloigner, continua, Sirphan, je te recommande une seule chose. Bannis cette mélancolie que tu nous fais partager à ta mère et à moi par l'inquiétude qu'elle nous donne. Anna, ainsi se nommoit l'épouse de Sirphan, s'afflige de jour en jour de ta tristesse dont elle ignore la cause. Fais je te prie, mon enfant, fais quelque effort sur toi pour diminuer le surcroit d'alarmes que va lui occasionner mon absence. J'espère bientôt revenir jouir de plus de tranquilité et me livrer tout entier au plaisir d'être aimé de ma chère Renelle.

Il dit et après avoir embrassé sa fille il

E 2

s'éloigna promptement d'elle pour cacher l'émotion que lui causoient les larmes qu'elle répandoit.

Anna voyoit partir son époux avec une sorte de peine. Cependant le desir empressé qu'il lui avoit témoigné arracha son aveu. d'ailleurs elle augura que ce voyage pourroit contribuer à sa santé, car il n'avoit cessé que depuis deux années de parcourir le Siennois et le Florentin soit pour la vente de ses troupeaux, ou pour celle de leur toison, alors Sirphan avoit coutume de n'habiter son pays que les mois les plus rigoureux de l'hiver; il regrettoit souvent de n'avoir pas recommencé ses courses après la guérison de la maladie qui lès avoit interrompues. Sans plus de délai il ordonne qu'on lui apprête la mule qu'il a coutume de monter et muni des titres sur lesquels sa réclamation est appuyée, il se sépare d'Anna qui recommande plusieurs fois à ses compagnons de ne point marcher trop avant dans les nuits et de hâter leur retour.

Ils eurent bientôt quitté les rives charmantes de l'*Arno* et les beaux paysages qui l'environnent pour s'enfoncer dans les hautes montagnes de l'*Ombrie*. La sinuosité des

chemins fit présentir au jeune Francisque qu'il seroit imprudent de s'y engager trop tard. Il conseilla donc à Sirphan de demeurer jusqu'au jour dans la cabane d'un montagnard qui s'offroit sur leur route, soit impatience d'arriver, soit toute autre impulsion, il s'obstina à faire encore une demi-mille. Ainsi ils continuèrent de suivre au hazard plusieurs défilés. Le soleil paroissant avec sa dernière pompe se précipitoit à l'occident enveloppé d'un voile de pourpre, lorsqu'un bourdonnement confus et des accens plaintifs retentirent au milieu de ces coteaux à l'oreille inquiète des trois voyageurs. A mesure qu'ils vont leur curiosité se trouve excitée; enfin ils entendent clairement les chants douloureux d'une multitude et l'examinent gravir à pas lents un chemin tortueux qui mène au haut d'un mont ombragé de sycomores et de muriers : voici l'ordre dans lequel eile s'avancoit.

D'abord paroissoit une troupe de Bergers rangés sur deux lignes, quatre de tems en tems frappoient sourdement sur un tambourin, tous avoient un ruban violet à leurs houlettes, tous étoient ceints d'une écharpe de feuilles de cyprès. Dans le même ordre

on voyoit après eux un cortège de jeunes filles vêtues de blanc. Une guirlande d'absinthe entouroit leurs chapeaux de paille et chacune avoit une corbeille de jonc remplie de fleurs odoriférantes et d'herbes aromatiques; elles précédoient un cercueil que six de leurs compagnes portoient. Il étoit paré de lys et de narcisses symbole de l'innocence. Tous ces visages empreints d'une véritable tristesse, l'ensemble de ce lugubre appareil faisant au coucher du soleil le tour de la montagne et les refrains languissans interrompus par mille soupirs causèrent une vive émotion à Sirphan, à Urbain, et surtout au tendre Francisque; tels éteignent ces versets funèbres.

Vallon, colline où tous les jours Zima
 Près d'un Amant invoquoit l'hymenée
 Gemissez sur sa destinée
 Et sur le sort de celui qui l'aima.
 Zelos dont elle fut cherie
 Avoit le plus sensible coeur
 Et dans ces lieux chaque pasteur
 Auroit été l'Amant de son amie.
 Vallon, colline etc.

*Pour terminer leur mariage
S'étoient reunis les parents.
Jeunes Bergères, jeunes gens
Leur préparaient une fête au village.
Vallon, colline etc.*

*Zelos s'absenta du Bocage
Pendant un matin seulement
Quand on brûle d'un feu constant
Long comme un siècle est le plus court voyage.
Vallon, colline etc.*

*Dans une tendre reverie
Il s'en retournoit au hameau,
Suivant les détours d'un ruisseau
Il voit à lui venir sa douce Amie
Vallon, colline etc.*

*Mais sur ses genoux affoiblie
O ciel! Zima, tombe à ses yeux,
Il arrive, un reptile affreux
De son beau sang teignait l'herbe fleurie
Vallon, colline, etc.*

*Le serpent fuit à sa présence
Zima pousse des cris d'effroi,
Ami, dit-elle, soutiens moi,
Je ne saurois supporter ma souffrance
Vallon, Colline etc.*

*Zelos veut calmer le ravage
Que produit un mortel venin,
Il suce la blessure envain
Zima des sens n'a presque plus l'usage.
Vallon, colline etc.*

*Adieu dit-elle d'un air tendre
De mes jours s'éteint le flambeau
Ton cœur du mien est le tombeau,
Mais ici près qu'on dépose ma cendre!
Vallon, Colline etc.*

Pendant ces chants longuement filés on étoit parvenu sur la hauteur, à l'endroit creusé pour recevoir le cercueil. La troupe avoit formé un cercle et l'on se préparoit

à le descendre, quand Zélos, qui s'étoit trainé jusques là sans qu'on s'en apperçut, fend la presse et dans l'agoisse se jette sur le cadavre de son amante. — Arrêtez, arrêtez, s'écriet-t-il, je veux la voir encore; malheur à moi. . . . O mes amis, son coeur ne bat plus sous ma main! Ses bras ne s'entrelacent plus autour de moi . . . ! O ma chère Zima, tes levres pâles et froides sont insensibles à mes baisers. . . . ! Tes yeux éteints ne me fixeront plus, mon oreille n'entendra plus tes discours ravissans. Ah! malheur à moi, J'ai perdu mon amie! Mais je le sens, bientôt, je te rejoindrai. . . . Je m'affoiblis peu à peu. . . . Zima! . . . Zima . . . — Ici le Berger se tut et sembla comme abîmé dans le silence, tous les assistans consternés le gardoient pareillement. Enfin, pour achever cette cérémonie et en épargner le spectacle déchirant à l'infortuné Zélos, on veut l'enlever de dessus le corps inanimé, mais ô surprise horrible! O cruelle désolation! ce malheureux étoit lui-même sans vie, la bouche encore attachée à celle de Zima; le poison subtil qu'il avoit pompé sur la playe lui avoit aussi donné la mort en ce fatal moment. On chercha

envain à lui procurer des secours, il n'existoit plus. Ainsi périt ce couple aimable qui eut été l'exemple de meilleurs époux, comme il l'avoit été des amans fidèles et vertueux. On crut honorer leur memoire en les enterrant dans la même tombe. En leur rendant les derniers devoirs on repeta sans cesse avec plus de douleur et d'un ton plus lamentable encore qu'auparavant.

Vallon, colline où tous les jours Zima

Près d'un arant invoquoit l'hyenne

Gemissez sur sa destinée

Et sur le sort de celui qui l'aima.

Les trois voyageurs muets et attendris descendirent de la montagne avec l'assemblée. La nuit deployoit ses nuages sombres antour de l'horison; les corbeaux et les grues avançant pésamment cherchoient la cime des arbres les plus élevés. Sirphan et ses compagnons suivirent les sensibles Bergers à leur hameau où ils trouvèrent à loger jusqu'au lendemain. Dès l'aube du jour ils se

hâterent de quitter cet azile , tout ce qui l'environnoit sembloit être dans le deuil. Ils remercierent de l'hospitalité qu'on leur avoit donnée et continuèrent leur route en apperçevant long-tems derrière eux la colline fatale de Zélos et de Zima.

Lors du départ de son père , Renelle prit sous sa garde les chèvres qui avoient appartenus à Nelphas et à Argès. Oh! qu'elle se fut trouvée à plaindre si elle en avoit été privée , elles lui tenoient lieu de son Amant et de l'ami qu'elle venoit de perdre. Elle sentoit bien vivement cette séparation; seule avec son coeur, elle en gémissoit souvent. Je le repete, c'est un grand malheur d'être ainsi abandonné à soi-même lorsque l'on est affligé. Il semble qu'on se débarrasseroit de la moitié des peines que l'amour fait naître, si l'on pouvoit les déposer dans le sein de la tendre amitié. Renelle n'ayant que son troupeau et la nature pour confidents leur adressoit tous les matins ces paroles :

Tombant en perles argentines

La rosée a mouillé les fleurs et vos loisons

*Chèvres, agneaux, allez sur ces collines,
Brouter le saule amer et les tendres bourgeons,
Jamais vous ne voyez l'aurore
Que pour goûter nouveau plaisir;
Sitôt que de ses feux l'horizon se colore,
Moi, je recommence à souffrir.*

*Tout s'éveille dans la nature
Et paroît se livrer au doux ravissement
L'éclat du jour, l'émail de la verdure,
Tout brille à mes regards et tout est sentiment.
O nuit! j'aime mieux ton silence
Tes sanges soulagent mon cœur,
Et pour moi seule hélas! quand l'aurore s'avance
S'enfuit le calme et le bonheur.*

Tel étoit le cruel état dans lequel languissoit l'amante de Nélphas. Ni son absence, ni l'impossibilité d'entendre parler de lui et de savoir ce qu'il est devenu, n'empêchent Renelle de s'en occuper sans cesse. Elle ne peut même s'ôter de l'idée qu'elle doit le revoir. L'espérance est si douce, si

consolante, elle se glisse si facilement dans les coeurs amoureux et berce si mollement leurs desirs qu'on se livre avidité à ses tendres chimères. Dans ces momens Nelphas ne se laissoit pourtant point abuser par elle. Il ne peut adoucir ses maux, puisqu'il sait qu'une loi impérieuse le condamne à habiter loin du pays de Muldanne.

Un jour qu'il rapportoit à la ferme d'Argès des plantes médecinales pour son père malade, il rencontra un soldat Espagnol qui venoit de Messine et alloit à Florence. c'étoit peu de tems après la conquête de l'Infant d'Espagne Dom Carlos nouvellement proclamat Roi de Sicile et de Naples. Ce soldat se nommoit Rancio. Il étoit jeune, franc et amoureux; la sensibilité se déploie sur la figure, deux personnes qui ont ce caractère ne tardent pas à se deviner, et l'épanchement et la confiance suivent de près leur première entrevue. Rancio eut bientôt appris au Berger le motif de son voyage à Florence. Il y aimoit et alloit se marier avec une jeune habitante de cette contrée. Il employa la conservation à peindre sa physionomie intéressante l'élégance de sa taille, l'aménité de son coeur; à l'attention avec

laquelle Nelphas l'écoutoit, Rancio s'appercevoit bien qu'il étoit pour le moins aussi amoureux que lui. Il en fut bientôt certain, lorsque Nelphas lui eut conté tous ses maux. Il essaya de le plaindre, de lui montrer un avenir plus heureux. Il ne parvint point à le convaincre, mais le triste pasteur sentit un doux charme à s'entendre consoler. La compassion est au coeur d'un affligé, ce que le jus de l'orange est à la bouche desséchée d'un malade que tourmente la fièvre. Ils alloient être obligés de terminer leur entretien, quelques pas encore ils arrivent à la ferme. Tout à coup Rancio prend la parole, et dit, je dois passer non loin de Muldanne, si vous voulez, j'irai à la vallée d'Ercy, je porterai de vos nouvelles à votre Bergère et au moins je la tranquiliserai sur votre existence, car elle ne doute pas sûrement de votre fidélité! — Quel service vous me rendrez, lui répondit Nelphas, en lui sautant au col; cependant je voudrois lui attester moi-même que je ne cesserai de l'aimer qu'en cessant de vivre, et qu'un pouvoir rigoureux m'a fait m'éloigner d'elle. — Il prit à l'instant une ardoise qui se trouvoit à leurs

pieds et se servit de la pointe de son cou-
teau pour y graver promptement ces mots:

Je t'ai quittée ô mon amie,
Mais Nelphas n'est point inconstant,
Je dois tout à celui qui me donna la vie
J'étois fils avant d'être Amant.

C'est la tendresse Paternelle
Qui m'enleva de ton pays.

J'aurois été coupable aux yeux de ma Renelle
Si je n'avois été soumis

Le tems n'a point rompu les chaines
Que l'Amour même fit pour nous,

Mais Faut-il ressentir de si cruelles peines
Pour remplir des devoirs si doux!

Depuis que loin de mon amie
Par le sort j'en suis séparé

Quand on n'aborde aux champs soudain chacun s'écrie,
Le pauvre Nelphas a pleuré.

Oui, je pleure dans le silence

Et je serois au desespoir

Si je ne trouvois pas un peu de jouissance

Dans le desir de te revoir,

Si l'amour doit le satisfaire

Je ne me plains pas de souffrir,

Mais aux voeux de mon coeur s'il est toujours contraires

Que ne puis-je bientôt mourir !

Quand il eut fini il remit l'ardoise cherie aux mains de l'aimable Rancio, qui en la prenant lui jura de la remettre à Renelle même. Il la serra avec précaution dans le sac qu'il portoit et après s'être embrassés et avoir reçu mille assurances de l'éternel souvenir de son bienfait, Rancio continua sa marche et Nelphas entra dans la Ferme où il étoit attendu impatiemment.

Il y avoit quinze jours que Sirphan, Francisque et Urbain étoient partis; il ne leur étoit arrivé rien de remarquable. Le vieux Sirphan rempli d'espérance et de joie sembloit

sembloit rajeunir à mesure qu'ils faisoient du chemin, son cœur s'épanouissoit au plaisir, il avoit conçu tant d'estime et d'amitié pour son principal guide, qu'il ne put résister d'avantage à lui en fournir une preuve non équivoquée. — Francisque, lui dit-il, jusqu'à ce jour vous avez mis de l'opiniâtreté à me cacher votre véritable origine. Que vous et Urbain soyez deux frères orphelins nés sur la côte de Salerne, Je veux bien le croire; mais vous craignez de me faire part des circonstances qui vous ont exilé du lieu où vous avez pris naissance; vous craignez de m'avouer quel étoit le patrimoine et l'existence de vos parens, je me garde d'exiger que vous me reveliez un secret qui paroît tenir à votre bonheur, peut-être cependant que la franchise avec laquelle je vais agir à votre égard excitera la vôtre à se montrer aussi ouvertement; vous connaissez Renelle? — A ce mot, Francisque est interdit, son visage se trouble, il se croit découvert et n'ose plus rien déguiser. — Il est vrai, je l'aime, répondit-il soudain à Sirphan, il est vrai, je vous ai laissé ignorer mon attachement pour elle, mais craignant de ne point vous intéresser

F

et de ne point lui inspirer ce qu'elle m'inspire, j'ai voilé ma tendresse et j'attendois de la reconnoissance ce que je tremblois de ne point obtenir de l'amour. — Eh! bien repartit Sirphan, ce que vous espériez de la reconnoissance recevez-le de l'amitié. je vous crois plus vertueux qu'opulent, mais je préfère la richesse du coeur à celle que répand avenglement la fortune; oui, je vous promets ma fille et je vous regarde d'avance comme mon Gendre, on ne peut être que bon parent, lorsqu'on s'est montré bon ami.— Urbain ne se possédoit pas de joie, Fran^cisque tressailloit de plaisir et ne pouvoit croire à ce qu'il entendoit. La vive émotion qu'il éprouvoit l'empêcha de s'exprimer. Il prit la main de Sirphan, la baissa et la fixa long-tems d'un oeil attendri; ensuite ce fut avec autant d'ivresse que de sincérité qu'il s'engagea de cherir toujours Renelle et de prodiguer tous ses soins pour la commune félicité de son père et de sa mère, mais il pria Sirphan de vouloir bien attendre son retour à Muldanne pour lui raconter son histoire et lui faire connoître sa famille; le vieillard y consentit.

Cependant ils avoient franchi les murs de Naples où ils s'étoient reposé quelques heures; ils marchoient tous les trois au milieu du jour en parlant de leur bonheur futur.

Quelqu'intéressantes, quelques profondes que soient les pensées qui nous affectent, il est impossible de se refuser au sentiment de la plus grande admiration lorsqu'on parcourt la délicieuse contrée du pays de Naples et des bords du Vésuve. L'impression que l'on ressent à la vue de ce manifique tableau étent les idées, plonge dans une douce extase, et tourne toujours au profit des premiers mouvemens dont le coeur est agité. Ce fut donc une grande jouissance pour eux de promener leurs regards sur cette côte immense et pittoresque où l'on apperçoit à la fois des montagnes et des vallons, des isles couvertes d'une verdure perpétuelle, où des vignes après avoir tapissé le flanc des collines vont s'entrelacer avec les Pistachiers qui s'élèvent sur leur sommet et mûrir à côté des Dattes de Palmier; joignez à ce spectacle celui de la mer qui se présente majestueusement devant vous au dessus de laquelle la noire fumée du mont

F 2

Vésuve forme une longue trainée qui va se perdre à l'extremité de l'horison, puis la riche variété des Laves, le nombre des jardins, des vergers dont les plantes et les fleurs parfument l'air quelque fois avec trop de force, ce concours de bautés, ces brillans effets de la nature, qui là plus rapidement qu'ailleurs détruit sans cesse ce qu'elle a fait naître, et sans cesse enfante ce qu'elle a détruit, tirannissent agréablement les sens et commandent l'attention. Au delà du Vésuve, parmi quelques arbres ils apperçurent un jeune homme qui étoit assis appuyé sur l'une de ses mains et qui de l'autre se presoit la poitrine, son oeil étoit levé au ciel, il marmottoit entre ses dents; comme ils alloient lui parler il se mit à chanter avec toute l'éffusion du sentiment et sans se douter que personne fut auprès de lui.

Quelque fois du haut des montagnes

Avec fureur les aquilons

Soufflent sur nos vertes campagnes

Et font plier bois et moissons

Cependant cet affeux ravage

Ne dure que quelques instants

*Mais un cœur que l'amour engage
Est agité dans tous les tems.*

*En traversant une prairie
Le voyageur a des regrets ;
Il pense à sa chère Patrie
Au milieu des plus beaux objets ;
Enfin il revoit son Bocage
Et là finissent ses tourmens ;
Mais un cœur que l'amour engage
Est agité dans tous les tems.*

*Ici la mer se précipite
Et bat les rochers de ses eaux,
Elle mugit, elle s'irrite
Et fait retentir les échos ;
Là, du calme elle offra l'image
Et roule des flots transparents ;
Mais un cœur que l'amour engage
Est agité dans tous les tems.*

Oh ! Si l'amour l'agitoit seul, s'écria-t-il
après s'être tu un moment, si la douleur

d'avoir perdu. . . . — Il alloit achever, mais Francisque qui ne pouvoit plus se contenir, l'interrompit et lui dit, — Ami, ne saurions nous point apporter du soulagement à vos maux? — Le jeune homme parut d'abord confus et mécontent, mais la douceur et la bonté peinte sur les trois visages qui étoient devant lui le rassurèrent et il oublia qu'ils étoient étrangers. — Votre offre charitable ne peut rien diminuer de mes malheurs, repondit-il, le tems les a accumulés sur moi. Dès l'enfance j'ai perdu ma mère, et l'héritage auquel j'avois droit de prétendre. J'avois une amie, une bien tendre amie, peut-être l'ai-je aussi perdue! Sans doute je serois encore heureux à ses côtés, si les volontés d'un Père respectable que la mort vient de m'enlever, n'avoient exigé que je quittasse les Bords de l'*Arno* pour le suivre au delà de Salerne. Je retourne dans cette contrée chercher ou la vie ou le trépas.

Cette dernière phrase anéantit Francisque. A l'instant il reconnoit le jeune Nelphas son rival. Par bonheur Sirphan prit son embarras pour l'effet de la pitié, lui-même s'y abandonna et ne put s'empêcher

d'avouer qu'il étoit du même pays. Nelphas ravi embrassa soudain celui qui lui adresoit la parole étant bien loin de soupçonner qu'il embrassoit le père de Renelle. Urbain et Francisque de plus en plus accablés, se regardoient fixement et cherchoient en eux de nouveaux moyens, de nouveaux prétextes d'écartier une seconde fois le berger. La circonstance pressoit; il falloit éviter les éclaircissemens qu'il demandoit. — Beau Pasteur, lui dit Urbain, en rompant adroitement l'entretien qu'il avoit commencé avec Sirphan, demeurez ici un peu de tems, nous comptons repartir incessamment et nous ferons route ensemble. — Ce projet plaisoit beaucoup à Francisque, combien doit-il craindre que Nelphas le précéde et soit rendu à son amie! Sirphan mêla de vives instances à celle de ses compagnons. — Il y va de vos intérêts lui ajouta mystérieusement Francisque à l'oreille, je suis aussi de Muldanne, je connois votre Bergère, gardez-vous, si vous m'en croyez, de parler en ce moment de vos amours. — Nelphas ne sait que penser de ce qu'il entend, mais il lui tarde trop de revoir Renelle pour se soumettre à ce qu'on exige

de lui. Ssns chercher donc à démêler qu'elle est la cause de la menace qui lui est faite, il répondit avec fermeté que rien ne pouvoit changer sa résolution et qu'il leur souhaitoit autant de bien qu'il avoit éprouvé de mal.

Après ce peu de mots il partit avec la rapidité d'un agneau qui a manqué de rester accroché par sa toison à des souches épineuses. Francisque et Urbain se désoloint de n'avoir pu réussir à l'arrêter; son éloignement contrarioit beaucoup leurs desseins. En effet, n'avoient-ils pas lieu de tout redouter de sa présence à MULDANNE? néanmoins il fallut déguiser leur trouble et leur embarras aux yeux clairvoyants de Sirphan. Francisque ne vit de meilleur parti que de terminer le plutôt possible les affaires qui les conduisoient à Salerne, afin de prévenir tous les obstacles qui naîtroient du retour de Nelphas. Voici comme il s'y prit pour hâter l'événement et éviter les longueurs et peut-être l'incertitude du gain d'un procès.

Ils arrivèrent à Salerne le même soir de la rencontre de Nelphas, alors il fut convenu que dès le lendemain matin Francisque s'absenteroit seul et qu'il prendroit les renseigne-

mens nécessaires; mais il devoit, disoit-il, employer une voie sûre et expéditive. Pour en venir à son but, Argès céda par un acte qu'il fit faire tout de suite autant de mesures de terre et pour la même valeur que Sirphan avoit droit d'en demander d'après l'énoncé de son titre. Au bas de ce même titre il signa une espèce de remise comme de la main des héritiers qui se reconnoissoient légalement dépossédés. Il n'étoit pas difficile de tromper ainsi le vieillard. Jamais il n'étoit venu à Salerne, tout y étoit étranger pour lui et il avoit une confiance sans bornes en Francisque. Il joua son rôle avec le plus grand naturel, il ne rentra que fort tard le soir, affectant beaucoup de lassitude, mais témoignant une joie sans égale. Sirphan étoit partagé entre une surprise et un plaisir extrême, il embrassa mille fois son cher Francisque et Urbain, ils les nommoit ses fils, ses bienfaiteurs, ensin il ne savoit comment leur témoigner sa sensibilité. Déjà il est impatient de revoir Anna et Renelle. Il brûle de faire partager à l'une sa satisfaction et d'unir l'autre à Francisque; déjà il est déterminé à reprendre le chemin de Florence et sans délai ils accompliront leur résolu-

tion après la nuit qui va s'écouler. L'aurore paroît et les voilà en marche.

Nelphas continuoit toujours la sienne en priant le ciel avec ferveur de lui rendre son amie fidèle. De leur côté Sirphan Francisque et Urbain employoient chaque journée de leur voyage à concevoir de doux projets et à en parler. Une seule chose inquiétoit Sirphan, c'étoit le moyen de toucher facilement le produit de son nouvel héritage et de veiller à ce qu'il fut bien entretenu. Francisque le rassura à cet égard et lui promit qu'il ne seroit point en peine de tous ces détails quand il lui auroit revelé le secret qu'il devoit garder jusqu'à Muldanne.

Il y avoit nombre de jours qu'ils revennoient, ils étoient rentrés dans l'Ombrie. Bientôt ils eurent découvert parmi toutes les montagnes la colline de Zélos et de Zima. D'un commun accord ils résolurent d'y passer et ce fut pour Francisque un vrai pélérinage qu'il fit avec dévotion. Parvenus sur la hauteur, ils considérèrent dans un nouvel attendrissement la tombe des deux amans; enfin ils saluèrent pieusement cette colline et pressèrent leurs pas.

Ils touchoient au terme de leur voyage, ils suivoient les riants détours de l'Arno et n'étoient plus qu'a denx milles de Muldanne, quand ils furent surpris par la nuit. Il n'y avoit pas une demi heure qu'ils marchoient dans les ténèbres lorsqu'ils arri-
verent auprès de huit hommes armés de massues qui attaquoient deux voyageurs. C'étoit de ces Bandits de la Sicile dont sont peuplés le val de Mazara et le val de Démone qui avoient fait une incursion de ce côté-là. Aussitôt Francisque et Urbain volent au secours de ces deux hommes, ils se jettent au milieu des scélérats et les combattent avec courage. L'un de ces voyageurs porte un coup terrible sur la tête du plus grand et le renverse, mais pendant qu'il relevoit le bras pour se garantir des autres on lui plonge dans la cuisse le fer d'un bâton. Il tombe baigné dans son sang au moment qu'Urbain alloit le préserver. Francisque fondit avec impétuosité sur ce misérable, lui arracha l'arma qu'il tenoit dans ses mains, l'étendit mort à ces pieds, et puis en blessa un secoud. Comme ces Bandits étoient en plus grand nombre, d'abord ils avoient fait plier leurs adversaires; Sirphan lui-même,

tremblant autant pour ses braves compagnons que pour lui, se vit sur le point d'être massacré, lorsque Francisque para le corps du vieillard de son propre corps et chassa prèsque lui seul les bandits dans les montagnes qu'ils ont coutume de franchir avec la rapidité de daims ou de cerfs. —— Que le ciel vous comble de tous ses dons, ô mes bons amis, s'écrièrent les deux voyageurs, dont l'un appliquoit son mouchoir sur la plaie saignante de son camarade, c'est à votre générosité que nous devons la vie. — Nous vous avons secouru, dit Sirphan, et nous sommes récompensés puisque vous avez échappé au trépas. Mais je dois aussi ma conservation à mon fils, à mon cher Francisque et en prononçant ces mots il le serroit contre son coeur. Ils s'éloignèrent enfin de ce lieu funeste et se hâtèrent de transporter le blessé à Muldanne tantôt sur les bras, tantôt sur la mule. Ils touchent aux premières cabanes du village.

Sirphan est près de sa maison, il fait du bruit à la porte, un pressentiment agite le coeur de Renelle et d'Anna qui s'occupoient à filer. Elles y coururent, ô ciel, c'est un père, un époux, ce sont leurs bienfaî-

teurs! Mais quel étonnement va éclater de toutes parts! Tandis que les regards de Renelle sont attachés sur le jeune homme pâle et désfiguré qui est blessé, elle reconnoit en lui Nelpas; Dieux! Est-il possible? C'est ce tendre Berger, il avoit refoint l'aimable Rancio chargé de l'ardoise confidente de ses amours, et Sirphan, Francisque et Urbain s'étoient réunis à eux au moment où ils alloient être assassinés par les Bandits.

— Epouse chérie, et toi ma Renelle, dit Sirphan, encore ému du danger qu'il vient de courir, je vous amène un infortuné dont nous prendrons tous le soin jusqu'à sa guérison. Vous saurez de sa propre bouche par quel événement nous l'avons rencontré; mais fixés un instant mon Libérateur, c'est Francisque qui vous a conservé un époux et un père; Viens, ma fille, c'est à toi de m'acquitter envers ce vertueux jeune homme, il t'aime que ta main soit sa récompense! Quand ce prix ne seroit pas du à ses vertus il le seroit à l'excès de son amour.
— A ces mots Renelle et Nelpas tombent aux pieds de Sirphan. — Ah! Mon père, s'écria Renelle; . . . Elle n'en pu dire d'avantage. Les sanglots et l'abondance de

ses pleurs étouffèrent sa voix. — je l'aimois, dit Nelphas, avant qu'elle fut connue de Francisque, avant qu'elle eut fait naître dans son coeur des sentimens qui sont à jamais gravés dans le mien. Il est trop vrai, Francisque a mérité d'être son époux, celui qui a sauvé vos jours est digne de Renelle; mais si la douleur ne lui avoit point ôté l'usage des sens, elle s'uniroit à moi, elle vous diroit, mon père, mon coeur est à Nelphas, j'ai fait serment de l'aimer jusqu'au tombeau. Nul mortel ne peut m'inspirer cet amour que j'ai pour lui; je conserverai pour Francisque la reconnaissance que l'on doit au plus grand des biensfaits, mais la reconnaissance peut-elle éteindre mon amour! — Il presse les genoux de Sirphan interdit. Renelle entr'ouvrant à peine des yeux où sont peints ensemble la douleur et le désespoir les fixe sur son père et serrant Nelphas d'une main tremblante, semble lui dire par ce geste expressif que rien ne peut la séparer de son Amant. Anna, la bonne Anna fondant en pleurs soutient sa fille entre ses bras et joint ses prières à celle de Nelphas. Sirphan jette tour à tour des regards attendris sur Francisque et sur Nelphas, et

tour à tour est combattu par la reconnoissances et la pitié. Pendant certe scène déchirante plongé dans un morne silence, l'infortuné Francisque connoit l'excès de son malheur. Envain il s'étoit flatté d'effacer dans le coeur de Renelle le souvenir de ses premières Amours, il voit enfin que ce coeur est pour jamais à Nelphas et qu'il n'a plus d'espérance à concevoir.

Cependant il est sur le point de faire connoître à Sirphan son rang et sa fortune. Séduits par un sort heureux et brillant Renelle et son père en seront peut-être éblouis; mais hélas! il sent que les honneurs et la richesse ne peuvent rien sur un si constant amour! — Eh puis! Quand je la forcerois à ce cruel sacrifice, se disoit-il en lui-même, en serois-je moins à plaindre? Non, je ferrois trois malheureux, il vaut mieux l'être seul. — Alors, rassemblant toute les forces dont il étoit capable, il se tourna vers Sirphan. — Respectable vieillard, dit-il, je n'abuserai point de l'amitié que vous avez pour moi, ni de la parole que vous m'avez donnée, Nelphas est aimé de Renelle, qu'ils soient unis l'un à l'autre. Peut-être succomberai-je à ma douleur, mais n'importe, je

saurai que Renelle est heureuse et cette idée calmera mes tourmens.

Il adresse ensuite la parole à Renelle; pardonnez moi, lui dit il, les maux que je vous ai causé! Rien n'égalera l'amour que vous m'avez inspiré, j'ai tout employé pour le faire naître en vous et si j'ai fait couler vos larmes mon excuse est dans l'ardeur de mes sentimens; mais il faut vous faire connoître la victime que je vous immole. Je suis Argès, jesuis votre Seigneur! — Nouvel attendrissement, nouveau mélange de surprise et de crainte de la part de tous les spectateurs.

Argès remarquant bien leur trouble, continua de parler avec la même énergie et la même générosité. Cependant sa voix étoit foible, il ne pouvoit cacher les larmes qu'il versoit. — Jouissez d'un bonheur paisible, ô mes amis! Il est dû à vos sentimens à vos vertus. Peut-être, hélas! en étois-je également digne. Gardez Sirphan, gardez les biens que vous croyez avoir recouvré à Salerne, c'est de moi que vous les tenez. Qu'en apprenant mon histoire fatale, vos enfants sachent qu'ils leur furent donnés par le plus sensible des hommes.

A l'instant il disparut et ne revint jamais dans le pays. La douceur de son caractère, sa tournure, ses talents le firent distinguer dans la suite à la Cour de Naples. Mais toute sa vie il étouffa les sentiments tendres par l'exercice violent de la chasse et des manoeuvres guerrières. Seulement on assure qu'il alloit tous les jours dans un bois voisin chanter une Romance qui retracoit l'avanture de sa malheureuse passion.

Neiphas ne devint l'époux de Renelle que deux mois après son retour à Muldanne. Sirphan lui-même exigea ce délai comme une marque du respect qu'ils devoient à leur Seigneur. Rancio ne manqua point de revenir pour la noce et cette honnête famille vecut dans l'union et la prospérité.

C'est ainsi que pour charmer quelques instans de ma vie orageuse, je chantois la nature, l'amour et l'amitié. Persuadé que les préjugés différens, le nombre de systèmes, les sectes multipliées qui divisent les hommes sont un grand obstacle à leur véritable bonheur, souvent je le cherche au dedans de moi-même; tout m'indique que c'est

G

là son azile. O combien de fois l'aspect
riant des Campagnes ne m'a-t-il pas atten-
dri délicieusement! Que de saintes médita-
tions n'ont point inspiré à mon ame le
lever du soleil, le silence des nuits, le le-
ger bruissement des forêts! Mais qui pour-
roit égaler vos bienfaits, vifs élans de l'a-
mour, doux épanchemens de l'amitié! Vo-
tre jouissance est pure et semble découler
d'une source divine. Il est un âge où je ne
pourrai plus cueillir les roses de la volupté,
mais leurs odeurs me séduiront encore et
ces instans d'une félicité passée me laisse-
ront des souvenirs tendres et précieux. Alors
je serai près de ma tombe et j'y descen-
drai plein de reconnaissance pour le créateur
de toutes choses, d'amour pour ma pa-
trie. Quel nom ma bouche vient-
elle de prouoncer! Nom sacré, nom que
j'honore, ô ma Patrie, que ne puis-je dès
à présent te consacrer mon zèle et mes plai-
sirs! Mais j'en jure par les lieux qui m'ont
vu naître, un jopr je marcherai sur les tra-
ces de celui qui decrivit les moeurs innocen-
tes des pasteurs du Tage et des rives du
Gardons à son exemple, je chanterai les

plaines riantes et ombragées de mon pays.
 O belle Neustrie, tesre féconde en guerriers
 en poëtes et en moissons. Tu vis naître
 Malherbe et la France pour la première fois
 entendit des accords dignes d'elle et des mu-
 ses. Les beaux arts te doivent ce grand Cor-
 neille, tragique sublime, genie toujours
 élevé, mais toujours sage, toujours poète,
 mais toujours philosophe. Alors nos chef-
 d'oeuvres dramatiques furent tout à coup se
 placer à côté de ceux qui immortalisent
 Euripide et Sophocle. L'Anglois trop al-
 tier se souviendra à jamais de ce Guillaume
 le Conquérant qui suivi de tant de héros
 Normands fut arborer ses drapeaux vain-
 queurs sur les murs humiliés de sa capitale.
 Riche contrée, ou l'aspect varié des forêts
 et des prairies émaillées invite les amans à
 se livrer à leurs desirs, à leurs espérances
 et semble dire à l'étranger, ou pouvez vous
 mieux être que sur ces gazons fleuris et
 sous ces chênes touffus, je te consacrerai
 les nouveaux airs que je veux encore essayer
 sur la flute des Bergers ! Après avoir ra-
 massé d'une main craintive et respectueuse
 quelques fleurs éclosé sur les cendres de

Virgile et de Théocrite, aussi timide dans la suite j'oserai pourtant attacher une guirlande champêtre aux antiques cyprès qui couvrent de leurs sombres rameaux la tombe modeste des Racan et des Segrais.

FIN.

10
dans
gir.
qui
combe
auj. - 1679. 1680. 1681.
aut. - 1682. 1683. 1684. 1685.
et 1686. 1687. 1688. 1689. 1690.
1691. 1692. 1693. 1694. 1695.
1696. 1697. 1698. 1699. 1700.
1701. 1702. 1703. 1704. 1705.
1706. 1707. 1708. 1709. 1710.
1711. 1712. 1713. 1714. 1715.
1716. 1717. 1718. 1719. 1720.
1721. 1722. 1723. 1724. 1725.
1726. 1727. 1728. 1729. 1730.
1731. 1732. 1733. 1734. 1735.
1736. 1737. 1738. 1739. 1740.
1741. 1742. 1743. 1744. 1745.
1746. 1747. 1748. 1749. 1750.

